LE ROI LÉAR,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

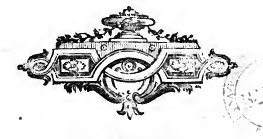
PAR M. DUCIS,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

Secrétaire ordinaire de MONSIEUR.

REPRÉSENTÉE à Verſailles devant Leurs Majeſtés, le Jeudi 16 Janvier 1783; & à Paris, le Lundi 20 du même mois, par les Comédiens Français.

SECONDE ÉDITION.



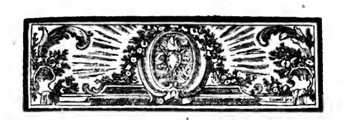
A PARIS,

Chez P. Fr. GUEFFIER, Libraire-Imprimeur au bas de la rue de la Harpe, à la Liberté.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Permiſſion.





ÉPITRE DÉDICATOIRE *A MA MERE.*

MA TENDRE ET RESPECTABLE MERE,

OUI : c'est à vous que je dois dédier un Ouvrage, dont tout le mérite peut-être est dans une sensibilité héréditaire que j'ai puisée dans votre sein. N'est-ce pas vous qui avez pleuré la premiere sur le sort de Léar? Pourrois-je jamais oublier ces heures délicieuses, où, dans le calme d'une soirée d'hiver, sous votre toît solitaire & tranquille, vous faisant connoître pour la premiere fois ce pere abandonné, interrompu moi-même au milieu de ma lecture par notre commune émotion, dans le plaisir & le trouble de la douleur, je me vis tout-à-coup baigné des larmes de mes enfans, de ces deux orphelines, qui

ne m'ont jamais causé d'autre chagrin que de retracer trop vivement à mon souvenir les grâces intéressantes, & sur-tout l'ame si pure & si sensible de leur mere? Privées, hélas! trop tôt de son appui, elles ont du moins, après notre malheur, retrouvé ses secours dans vos foyers, & ses leçons dans vos exemples. Objet dès mon enfance de votre tendresse particuliere, sans doute parce que j'en avois le plus de besoin, vous êtes devenue ma mere une seconde fois en voulant encore, dans l'âge du repos, vous dévouer à la culture de deux plantes délicates qui ne pouvoient plus croître & s'élever que sous votre abri. Combien d'autres bienfaits personnels ai-je reçus de votre ame généreuse, depuis que vous m'avez recueilli dans vos bras! Quel ami secourut jamais son ami par plus d'effets avec moins de paroles! Ah! si j'emporte une idée consolante dans la tombe (où puissé-je descendre avant vous!) ce sera celle de vous avoir payé ce tribut solemnel de ma reconnoissance. Non: désormais, quel que soit le sort de mes travaux, ni les succès, ni les disgraces qui les attendent, n'altéreront dans mon ame le bonheur de sentir & d'éprouver tous les jours, avec les mêmes délices, que vous êtes ma mere.

Je suis avec le plus profond respect,

MA TENDRE MERE,

Votre très-humble & très-obéissant fils,

DUCIS.

AVERTISSEMENT.

LA Traduction du Théâtre de Shakespeare par M. le Tourneur, est entre les mains de tout le monde; ainsi chacun peut voir aisément ce que j'ai tiré de cet Auteur célebre, & ce qui est de mon invention dans cette Tragédie. Je sais tout ce que je dois au bonheur du sujet dont j'ai été averti par mes larmes dans le charme de la composition. Cependant, j'ai tremblé plus d'une fois, je l'avoue, quand j'ai eu l'idée de faire paroître sur la Scene Française un Roi dont la raison est aliénée. Je n'ignorois pas que la sévérité de nos regles & la délicatesse de nos Spectateurs nous chargent de chaînes que l'audace Angloise brise & dédaigne, & sous le poids desquelles il nous faut pourtant marcher dans des chemins difficiles avec l'air de l'aisance & de la liberté. Je suis bien éloigné de croire que cet affranchissement des regles, cette indépendance même poussée à l'excès, diminuent en rien la gloire de Shakespeare, c'est-à-dire, du plus vigoureux & du plus étonnant Poëte tragique qui ait peut-être jamais existé, génie singuliérement fécond, original, extraordinaire, que la nature semble avoir créé exprès, tantôt pour la peindre avec tous ses charmes, tantôt pour la faire gémir sous les attentats ou les remords du crime. Il m'est sans doute échappé bien des fautes dans cet ouvrage; mais je me félicite au moins d'avoir fait couler quelques larmes dans une

piece utile aux mœurs, où j'ai vu les peres conduire leurs enfans. Puissent ceux de mes Lecteurs qui l'ont accueillie au Théâtre, ne pas oublier, pour m'être encore favorables, avec quelle noblesse, quelle admirable simplicité, quelle ame & quels accens puisés au sein même de la nature, un Acteur, chéri du Public, a rendu le personnage d'un Roi & d'un Pere abandonné, Vieillard vraiment déplorable, tombé dans la misere pour avoir été trop généreux, & dans la démence pour avoir été trop sensible! Il est doux au Spectateur attendri de reconnoître dans un grand talent qui le frappe, dans des moyens extérieurs qui l'enchantent, cet accord si précieux du talent avec le caractere, & de n'avoir pas à séparer son estime de son suffrage. Il lui semble alors que sa jouissance & ses larmes sont plus pures, & qu'il a de plus le plaisir d'applaudir aux mœurs & à la vertu.



On trouve chez le même Libraire les PIECES *suivantes du même Auteur.*

HAMLET.
ROMEO ET JULIETTE.
ŒDIPE CHEZ ADMETE.

On y trouve aussi

THÉATRE DE SOCIÉTÉ, par M. Collé, 3 vol. *in-12.*

LA MERE COQUETTE,
LE MENTEUR,
L'ESPRIT FOLLET,
L'ANDRIENNE,
} Pieces retouchées par le même.

MONSIEUR CASSANDRE, ou les Effets de l'Amour & du verd-de-gris, Tragédie.

LE CHIRURGIEN DE VILLAGE, Comédie.

L'HOMME PERSONNEL, Comédie par M. Barthe.



PERSONNAGES.

LÉAR, ancien Roi d'Angleterre.	*M. Brizard.*
REGANE, feconde fille de Léar, mariée au Duc de Cornouailles.	*Mlle. Thénard.*
HELMONDE, troifieme fille de Léar, non mariée.	*Mad. Veftris.*
LE DUC D'ALBANIE, époux de Volnérille, fille aînée de Léar.	*M. Fleury.*
LE DUC DE CORNOUAILLES, époux de Régane, feconde fille de Léar.	*M. Saint-Prix.*
LE COMTE DE KENT, Seigneur Anglois.	*M. Vanhove.*
EDGARD, fils du Comte de Kent.	*M. Molé.*
LÉNOX, autre fils du Comte de Kent.	*M. Florence.*
NORCLETE, pauvre vieillard.	*M. Dorival.*
OSWALD, Officier du Duc de Cornouaillles.	*M. Marfy.*
VOLWICK, autre Officier du Duc.	*M. Dunand.*
STRUMOR, autre Officier du Duc.	*M. Garnier.*

PRINCIPAL CONJURÉ DU PARTI D'EDGARD.
UN SOLDAT DU DUC DE CORNOUAILLES.
UN AUTRE SOLDAT DU DUC DE CORNOUAILLES.

PERSONNAGES MUETS.

GARDES DU DUC D'ALBANIE.
GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES.
SOLDATS OU ARMÉE DU DUC DE CORNOUAILLES.
CONJURÉS DU PARTI D'EDGARD.

La Scene eft en Angleterre ; l'action fe paffe pendant le premier & le fecond Actes, dans un Château fortifié du Duc de Cornouailles ; & pendant les troifieme, quatrieme & cinquieme, fous l'abri & auprès d'une Caverne, au milieu d'une forêt.



LE ROI LÉAR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre repréſente un Château fortifié du Duc de Cornouailles.)

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE CORNOUAILLES, OSWALD.

OSWALD.

QUOI, Seigneur, c'eſt ici, dans ces hardis remparts
Que l'orgueil de leurs tours défend de toutes parts,
C'eſt au fond des forêts, au pied de ces murailles,
Que je viens retrouver le Duc de Cornouailles!
Quelle raiſon, Seigneur, dans cet affreux ſéjour
Vous a fait tout-à-coup tranſporter votre Cour?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Tu l'apprendras, Oſwald. Qu'avec impatience,
Sur ces bords dangereux j'attendois ta préſence!
Parle, que fait Léar?

OSWALD.

Seigneur, de ſes longs jours,
Auprès de Volnérille, il acheve le cours;
Mais j'ai cru remarquer, dans ſa morne triſteſſe,
Le dépit d'un Vieillard que tout choque & tout bleſſe,
Qui de l'amour du Trône eſt toujours poſſédé,
Et pleure en frémiſſant le rang qu'il a cédé.
Lorſqu'au Duc d'Albanie, uniſſant Volnérille,
Il le fit par l'hymen entrer dans ſa famille,
Quand bientôt de Régane il vous nomma l'époux;
Il ſait qu'il partagea l'Angleterre entre vous;
Et c'eſt ce ſouvenir, pour lui plein d'amertume,
Qui, plus lourd que les ans, l'accable & le conſume.
On dit même, Seigneur, qu'en ſes ennuis ſecrets
Il laiſſe pour Helmonde échapper des regrets;
On dit, qu'après l'avoir & chaſſée & maudite,
Il rappelle en ſon cœur cette fille proſcrite,
Qu'il la croit innocente, & voudroit aujourd'hui
L'oppoſer à ſes Sœurs, & s'en faire un appui,
Lui rendre avec éclat, par un nouveau partage,
Et ſa part & ſes droits dans ſon vaſte héritage,
Et peut-être, Seigneur, par un grand changement,
Renverſer tout l'Etat pour régner un moment.
Un inconſtant Vieillard, laſſé du diadême,

Abdique imprudemment & s'en repent de même :
Long-temps sur sa Couronne il tourne encor les yeux.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Et voilà le motif qui m'amene en ces lieux.
J'ai craint de ce Vieillard l'altière inquiétude ;
J'ai craint que de ces bois l'épaisse solitude
Ne cachât un ramas de brigands révoltés,
A rétablir Léar par l'intrigue excités.
En révolutions l'Angleterre est féconde.
Instruit que des complots favorisoient Helmonde ;
Dans ces forêts, Oswald, je suis vîte accouru.
Mes Soldats rassemblés sur mes pas ont paru :
Et, sous prétexte, ami, de défendre un rivage,
Où le Danois bientôt doit porter le ravage,
Je viens surprendre ici mes odieux sujets ;
Je viens dans leur naissance étouffer leurs projets ;
Je viens pour les punir : &, si ma violence
Tant de fois sans pitié deploya ma vengeance,
Tu conçois aisément que je ferai couler
Le sang des criminels qui m'auront fait trembler.

OSWALD.

Eh, croyez-vous, Seigneur, qu'Helmonde encor respire ?
Quand j'ai cherché ses pas, tout ce qu'on m'a pu dire,
C'est qu'une nuit profonde enveloppe son sort,
Ou qu'enfin ses malheurs l'ont conduite à la mort.
Non, rien ne doit troubler Régane & Volnérille ;
Helmonde a de Léar cessé d'être la fille.

Quand Léar le voudroit, il tenteroit ſans fruit,
D'armer pour elle un droit que ſon crime a détruit.
Pourroit-il oublier l'éclat de ſa colere !

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Connois mieux, cher Oſwald, ce fougueux caractere :
Il fut extrême en tout ; jamais dans ſa bonté,
Jamais dans ſa rigueur il ne s'eſt arrêté.
Avant les attentats de ſa coupable fille,
Il paroiſſoit pour elle oublier ſa famille ;
Il la voyoit, Oſwald, comme un préſent des Dieux,
Dont la beauté céleſte enchantoit tous les yeux ;
Il adoroit en elle un fruit de ſa vieilleſſe ;
Il l'accabloit des ſoins d'une aveugle tendreſſe.
Bientôt il l'a punie avec ſévérité.
Kent oſa la défendre, & Kent fut écarté ;
Il paya par l'exil quarante ans de ſervices.
En irritant, Oſwald, ſa haine ou ſes caprices,
Un moment peut ſuffire à l'armer contre nous.
Du ſort, du ſort perfide enfin je crains les coups.
Je ne ſais quel inſtinct, quelle terreur profonde,
Me dit que le ſoleil luit encor pour Helmonde.
Je tremble d'un péril que je ne connois pas.
Je démens, malgré moi, le bruit de ſon trépas.
Ne crois point, cher Oſwald, cette crainte légere :
Souvent une étincelle embrâſa l'Angleterre :
Son Peuple m'eſt connu. Suivi de mes Soldats,
Par-tout dans ſes forêts, ami, porte tes pas ;
Parcours leur profondeur, écoute leur ſilence ;

Pouſſe juſqu'à l'excès la ſage défiance :
Qu'il ne ſoit ni détour, ni réduit, ni rocher,
Où ton œil ne pénêtre & n'aille la chercher.
Livre, livre en mes mains cette tête ennemie.....
On vient : pars..... C'eſt Régane & le Duc d'Albanie,
Et les deux fils de Kent, qui s'offrent à mes yeux.
(*Oſwald ſort.*)

SCENE II.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, *Ducheſſe de Cornouailles*, LE DUC D'ALBANIE, EDGARD, LÉNOX.

LE DUC D'ALBANIE.

Duc, enfin le devoir m'éloigne de ces lieux.
De nos droits conteſtés les bornes ſont preſcrites ;
Un traité les reſtreint dans leurs juſtes limites.
De la paix entre nous les nœuds ſont affermis.
Pour repouſſer par-tout nos communs ennemis,
J'ai par-tout de nos bords aſſuré la défenſe.
Ma Cour depuis long-temps demande ma préſence ;
J'y retourne, Seigneur. Je vais bientôt revoir
L'auguſte bienfaiteur dont je tiens mon pouvoir,
Ce généreux Léar qui m'accorda ſa fille,
Qui, ſans éclat, ſans ſceptre, auprès de Volnérille,
Trop content d'être aimé, voulut mourir en paix,
Et daigna pour retraite agréer mon Palais.
Sa bonté pouvoit-elle éclater davantage ?

RÉGANE.

De noſtre juſte amour, Duc, portez-lui l'hommage;
Uniſſez vos reſpects avec ceux de ma ſœur,
Et de ſes jours nombreux prolongez la douceur:
Mais ſur-tout de ſon ame & ſenſible & profonde,
Puiſſiez-vous effacer le ſouvenir d'Helmonde,
De cette fille ingrate, & qui par ſes forfaits!....

LÉNOX.

Des forfaits! Elle! O Dieux, je ne les cru jamais!

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Téméraire, oſez-vous, par ces diſcours.....

EDGARD.

Mon frere!

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Voilà les ſentimens où l'a nourri ſon pere;
C'eſt l'ouvrage de Kent.

LE DUC D'ALBANIE.

Dites plutôt l'ardeur
D'un âge impétueux qui parle avec candeur.
Je n'ai jamais d'Helmonde approfondi le crime;
Mes yeux ont toujours craint de percer cet abyme;
J'en laiſſe avec reſpect le jugement aux Dieux.
Ducheſſe, & vous, Seigneur, recevez mes adieux.
Je reviendrai bientôt, ſi l'honneur me rappelle.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Comptez, dans nos périls, ſur un avis fidele.
Si l'inſolent Danois tente quelques efforts,
Mon camp, prêt à marcher, vous attend ſur ces bords.

(Le Duc d'Albanie ſort.)

SCENE III.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, EDGARD, LÉNOX.

LE DUC DE CORNOUAILLES.
(à Edgard & à Lénox.)

Et vous, jeunes ſoutiens de votre antique race,
Fils du Comte de Kent, quand votre noble audace
Voit par-tout ſur mes pas accourir nos guerriers,
Je ne vous preſſe point de cueillir des lauriers.
J'ai plaint, j'ai révoqué l'exil de votre pere.
Vous dépendez de lui. Votre valeur m'eſt chere :
Mais, quels que ſoient mes vœux, j'attendrai que ſa voix,
S'expliquant ſur ſes fils, en diſpoſe à ſon choix.

(Il ſort avec la Ducheſſe.)



SCENE IV.

EDGARD, LÉNOX.

EDGARD.

Hé bien, mon cher Lénox ?

LÉNOX.

Je vois trop que la guerre
Contre le Danemarck arme encor l'Angleterre.

EDGARD.

Dans le fond de ton cœur ne murmures-tu pas
Qu'une oisive langueur doive enchaîner ton bras ?

LÉNOX.

J'en gémis. Mais enfin, si vous daignez m'en croire,
Oublions, cher Edgard, les combats & la gloire.
Mon pere nous attend. Venez, allons tous deux
Consoler ses ennuis sous son toît vertueux.
En vieillissant, hélas ! toujours plus solitaire,
L'aspect de ses enfans lui devient nécessaire.
Il m'envoie en ces lieux, au nom de son amour,
Dans son sein paternel hâter votre retour.

EDGARD.

Ah Dieux !

LÉNOX.

Sa volonté, son ordre est manifeste;
Je vous l'ai dit, mon frere.

EDGARD.

O devoir trop funeste !
Son ordre m'est sacré, je voudrois le remplir :
Et qu'il m'en coûte, hélas ! de lui désobéir !

LÉNOX.

Vous n'obéirez point ?

EDGARD.

Je n'en suis plus le maître.

LÉNOX.

Songez, mon cher Edgard, que son sang nous fit naître ;
Qu'il compte les instans ; que ses justes transports
Peuvent, si nous tardons, l'appeler sur ces bords.

EDGARD.

Que me dis-tu, Lénox !

LÉNOX.

Ainsi, quittant un frere,
Seul, & pour l'affliger, je vais revoir mon pere !
Quoi, déjà trop sensible aux charmes d'une Cour,
Auriez-vous oublié cet innocent séjour
Où notre pere, heureux, sans remords, sans murmure,
Retrouva dans l'exil les biens de la nature ?
Eh, quel fut son forfait ? Comment mérita-t-il
Les rigueurs de Léar & son injuste exil ?
En l'osant supplier de rester toujours maître,
De mourir sur le Trône où le Ciel le fit naître ;

De ne point abdiquer un pouvoir ſouverain
Que ſa vieilleſſe un jour regretteroit en vain.
Et c'eſt vous à la Cour, vous, qui prétendez vivre !
L'erreur d'un fol eſpoir, qui déjà vous enivre,
Vous auroit-elle offert ſes dangereux poiſons ?
Ne vous ſouvient-il plus de ces hautes leçons
Que d'un pere à nos yeux deployoit la ſageſſe,
Quand il peignoit des Cours l'intrigue & la baſſeſſe;
Ces Courtiſans profonds, ces Miniſtres adroits,
Elevant leur pouvoir ſur la langueur des Rois;
Tous ces Tyrans ligués, ravis enfin de l'être,
Se partageant entr'eux le ſommeil de leur maître;
Sous le vice inſolent le mérite abattu;
L'horrible calomnie égorgeant la vertu;
Quand il nous racontoit dans ſa douleur profonde,
Les pleurs, le déſeſpoir de l'innocente Helmonde,
D'Helmonde que Léar, terrible & furieux,
Chaſſa de ſon Palais en invoquant les Dieux,
Repouſſant de ſon ſein cette fille timide,
La nommant, à grands cris, barbare & parricide ?
Là, ſans qu'il pût jamais reprendre ce diſcours,
Ses ſanglots dans ſa bouche en arrêtoient le cours.
Il a pleuré ſa mort..... Vous ſoupirez, mon frere ?

EDGARD.

Eh, ſi je t'expliquois tout cet affreux myſtere,
Si j'allois, éclairant cet abyme odieux,
Dans toute ſon horreur le montrer à tes yeux

LÉNOX.

Ah, parle!

EDGARD.

Helmonde.....

LÉNOX.

Eh bien?

EDGARD.

J'ai vu couler ſes larmes.
Hélas, le jeune Ulric, trop ſenſible à ſes charmes,
Venoit de dépoſer ſon ſceptre à ſes genoux!
Léar avec plaiſir le nommoit ſon époux.
Ivre de ſa conquête, il partoit avec elle.
Jaloux de tranſporter une Reine ſi belle,
Les flots impatiens frémiſſoient dans nos Ports;
Et déjà les Danois l'attendoient ſur leurs bords.
Volnérille ſa ſœur, dévorant ſon murmure,
En rompant cet Hymen, crut venger ſon injure.
Quoi, dit-elle à ſon pere, Helmonde épouſe un Roi
Qui ſemble au Nord entier vouloir donner la loi,
Qui joint à ſes Etats la puiſſante Norvege,
Qui de ſes monts glacés qu'un long hiver aſſiege,
Peut déchaîner d'un mot dans nos champs inondés
De ſes affreux Soldats les torrens débordés!
Eh, qui nous défendra de ſa fureur guerriere,
S'il partage avec nous la trop foible Angleterre,
Si l'hymen de ma ſœur l'établit en des lieux
Dont la conquête aiſée éblouira ſes yeux!
Cet hymen, il eſt vrai, couronne votre fille;

Mais comptez-vous pous rien Régane & Volnérille ?
Contre l'Ufurpateur quel fera notre appui ?
Sans foutien, fans fecours, nous tremblerons fous lui !
Seigneur ; il en eft temps, épargnez à cette Ifle
Tous les malheurs qu'enfante une guerre civile :
Dans des fleuves de fang craignez de la plonger ;
Ne l'afferviffez pas fous un joug étranger ;
D'un conquérant cruel n'armez point la furie ;
C'eft moi, votre Maifon, l'Etat qui vous en prie.
De cet hymen fatal craignez l'horrible fruit.
La vieilleffe eft tremblante, & Léar fut féduit.

LÉNOX.

Voilà pourquoi d'Ulric la trop jufte colere,
Pour venger fon affront, menace l'Angleterre.
Par quel refus fanglant ofa-t-on l'outrager !

EDGARD.

Ce Prince, en s'éloignant, jura de fe venger.
Léar redoutoit tout. L'adroite Volnérille
Lui fit voir pour Ulric les tranfports de fa fille ;
Son dépit, fon orgueil, fa froideur, fon ennui
Qui fembloit croître encore en s'approchant de lui ;
Comment fes vœux trompés, l'aigriffant contre un pere,
Rappeloient fon amant au fein de l'Angleterre.
Un bruit en même temps par fes foins fut femé,
Que par elle en fecret ce Prince étoit aimé,
Qu'ils nourriffoient tous deux leur coupable efpérance,
Qu'elle attifoit de loin fa flamme & fa vengeance ;

Et qu'aux armes d'Ulric ses dangereux ressorts
Devoient ouvrir bientôt l'Angleterre & ses ports.
Tout l'Etat convaincu poussa des cris contr'elle ;
On la nomma perfide, ingrate, criminelle :
Le Peuple, extrême en tout, la vit avec horreur :
Et, lorsque tout fut plein du bruit de sa fureur,
Ce bruit, dont la terreur grossissoit les merveilles,
De Léar tout-à-coup vint frapper les oreilles.
Volnérille étoit-là. Dès-lors, sans hésiter,
Jusqu'aux derniers excès elle osa s'emporter ;
Elle accusa sa sœur du plus énorme crime,
Sut, à force d'audace, étourdir sa victime,
Lui reprocha ses pleurs, ses feux, sa trahison,
L'horreur d'un faux écrit, la noirceur du poison,
Le parricide enfin.

LÉNOX.

Quoi, sa bouche impunie.....!

EDGARD.

C'est-là son privilége, on croit la calomnie.
Léar alors, Léar frappé de ses forfaits,
Et s'ouvrant à grand bruit les portes du Palais,
Dieux, dit-il à genoux, Dieux, servez ma vengeance,
Notre injure est commune, & c'est vous qu'on offense ;
Qu'errante & fugitive au milieu des déserts,
Sans monter jusqu'à vous, ses cris percent les airs !
Sous quelque roche aride étouffez la cruelle !
Que nos mers & nos ports soient tous fermés pour elle!
Pour tarir dans les cœurs toute compassion,

Peignez dans tous ses traits ma malédiction ;
Et le crime & la coupe & l'horrible breuvage ;
Et d'un pere expirant la déplorable image !
Il se leve à ces mots. Tout le Peuple irrité
L'environne, frémit, se tait épouvanté.
Ils ne conçoivent point l'horreur d'un si grand crime.
Mille mains aussi-tôt entraînent la victime.
J'ai vu.....

LÉNOX.

N'acheve pas.

EDGARD.

En peignant ses douleurs,
Comme mon pere, hélas, je sens couler mes pleurs !

LÉNOX.

Qui n'en verseroit pas !

EDGARD.

O malheureuse Helmonde !

LÉNOX.

Ainsi donc la vertu devient l'horreur du monde,
Et le crime est en paix !

EDGARD.

Après ce coup affreux,
L'infortuné Léar, crédule & généreux,
Au Prince d'Albanie accorda Volnérille :
Le Duc de Cornouailles obtint son autre fille,
Régane : & ses Etats, entr'eux deux partagés,
Sous la loi de ces Ducs aujourd'hui sont rangés.

LÉNOX.

Qu'ils regnent, j'y consens! Ah, si le Ciel propice
Eût aux vertus d'Helmonde enfin rendu justice!
Au fer de ses Tyrans s'il l'eût daigné cacher!
Si sa douce innocence avoit pu le toucher!
Si ses beaux yeux encor s'ouvrant à la lumiere!....

EDGARD.

Eh bien, que ferois-tu? Parle, acheve.

LÉNOX.

O mon frere,
De quel zele animé j'irois la secourir,
M'armer pour sa vertu, la défendre ou mourir!

EDGARD.

Lénox!....

LÉNOX.

Edgard!....

EDGARD.

Mon frere!....

LÉNOX.

O Ciel, ton cœur soupire!

EDGARD.

Apprends dans ce moment qu'Helmonde.....

LÉNOX.

Elle respire!

EDGARD.

Elle vit.

LÉNOX.

Justes Dieux!

EDGARD.

Lénox, rassure-toi :
Il lui reste un vengeur, & ce vengeur, c'est moi.

LÉNOX.

Tout mon sang, s'il le faut, coulera pour Helmonde.
Comment l'as-tu sauvée ?

EDGARD.

En la cachant au monde.
Mais, pour mieux effacer la trace de ses pas,
J'ai fait courir par-tout le bruit de son trépas.
Le Ciel m'a secondé. Dans ce bois solitaire,
L'impénétrable horreur d'un rocher tutélaire
Sous un abri sacré la dérobe aux humains :
Mon œil seul en connoît l'entrée & les chemins.
C'est-là, cachant son sort, que sa vertu tranquille
D'un Vieillard indigent a partagé l'asyle.
On le nomme Norclette.

LÉNOX.

A-t-elle, en son malheur,
Su le sort de Léar ?

EDGARD.

Ah, c'est-là sa douleur !
L'ingrate Volnérille, impunément cruelle,
Tandis que son époux est occupé loin d'elle,
De mépris, de dégoûts, d'outrages ténébreux,
Abreuve goutte à goutte un Vieillard malheureux,
Insulte à ses soupirs, à sa douleur timide,
Goûte en paix les horreurs de ce long parricide,

Et

Et ne se souvient plus, assise au rang des Rois,
Que Léar fut son pere, & lui céda ses droits.
Elle ose l'accuser, pour couvrir ses injures,
D'aigrir les mécontens par de secrets murmures,
D'armer leur intérêt, d'exciter leur desir
A lui rendre un pouvoir qu'il cherche à resaisir.
Le Palais cependant, à ses Maîtres docile,
L'accable sans pitié de son dédain servile.
Et moi, murmurant seul, dans mon cœur indigné,
Je plaignois un vieillard, un pere abandonné,
Oublié de son sang, de sa Cour & du monde.
Témoin de ses malheurs, j'en instruisis Helmonde;
Tu conçois, cher Lénox, qu'en mes tristes récits,
Des tableaux si cruels devoient être adoucis.
Helmonde, en m'écoutant, sembloit fixer son pere.
Je la vis immobile & frémir & se taire;
Loin des cruels humains, on eût dit que les Dieux,
Au fond d'un antre, exprès, la cachoient à leurs yeux.
Tout sembloit consacrer par je ne sais quels charmes,
Le rocher, les roseaux, confidens de ses larmes;
Son humble vêtement dont la simplicité
Déroboit sa naissance, & non pas sa beauté.
Quelquefois, au travers de sa douleur touchante,
Un souris s'égaroit sur sa bouche innocente.
Ses yeux baignés de pleurs & son front abattu
Peignoient le désespoir de la douce vertu.
Que sa douleur encore embellissoit leurs charmes!
Mon frere, que devins-je, à l'aspect de ses larmes!

J'excitai ſa vengeance. A ſes ordres ſoumis,
Je parlai, je courus, j'aſſemblai des amis.
Anglois, leur ai-je dit, un monſtre plein de rage
Appeſantit ſur nous le plus vil eſclavage,
Irrite avec plaiſir notre juſte fureur,
Et la haine privée & la publique horreur :
Tout ſon regne odieux n'eſt qu'un tiſſu de crimes :
Comptez, ſi vous pouvez, les noms de ſes victimes.
L'impitoyable Oſwald, ce ſiniſtre étranger,
Aiguiſe le poignard qui va nous égorger.
Cet obſcur aſſaſſin, n'ayant dans ſa miſere,
Aucun nœud qui l'enchaîne, aucun bien qu'il eſpere,
Attend tout de ſon Maître, & n'a point d'autre appui
Que le métier ſanglant qu'il exerce pour lui :
Juſqu'à ce jour, du moins, ſa lâche obéiſſance
Lui vendoit loin de nous ſon bras & ſon ſilence :
Mais il doit arriver, il doit dans ce Palais
Montrer bientôt un front chargé de ſes forfaits ;
La mort ſuivra ſes pas. Ce tigre qu'on abhorre,
De ſon regard déjà nous marque & nous dévore.
Pâlirons-nous toujours ſous des couteaux ſanglans !
Depuis quand les Anglois ſouffrent-ils des Tyrans !
Je leur propoſe alors d'attaquer Cornouailles,
De forcer ce cruel juſques dans ſes murailles,
De l'écraſer du poids de ſon ſceptre d'airain,
Et de rendre à Léar le nom de Souverain.
Ils applaudiſſent tous. Ici, dans ce bois ſombre,
Je les ai diſperſés, pour mieux cacher leur nombre ;

Près de moi cette nuit leurs Chefs vont s'assembler :
Pour frapper ce grand coup, nous allons tout régler.
Je me déclare alors, & je marche à leur tête.

LÉNOX.

C'en est fait, je te fuis, je pars; rien ne m'arrête.

EDGARD.

Mon pere nous attend. Songes-tu bien ?....

LÉNOX.

Je veux
Les voir, m'armer, combattre, & mourir avec eux.

EDGARD.

J'entends du bruit. On vient. Juste Ciel ! c'est mon pere ;
Tu connois sa valeur; Helmonde lui fut chere.
Cachons-lui des projets qu'il voudroit partager,
Et pour nous seuls au moins réservons le danger.

SCENE V.

EDGARD, LÉNOX, LE COMTE DE KENT.

LE COMTE.

SUIVEZ-MOI, mes enfans. Ma triste expérience
Ne m'alarmoit que trop sur votre longue absence.
J'ai craint que loin de moi quelque indigne raison
N'écartât pour jamais l'espoir de ma maison.
Je viens pour vous chercher. C'est sur votre tendresse

Que Kent avec plaiſir appuya ſa vieilleſſe.
Ces paternelles mains, dans mon humble ſéjour,
Ne vous ont point formés pour les mœurs de la Cour:
Rentrons dans nos déſerts, où la vertu ternie
Ne friſſonna jamais devant la calomnie.
Partons, mon cher Edgard.

EDGARD.

Hélas, mon pere!.... (*à part.*) Ah Dieux!

LE COMTE.

Quel indigne lien vous enchaîne en ces lieux?

EDGARD.

Edgard, auprès de vous, pour vous ſeul voudroit vivre:
Je n'oſe m'expliquer..... mais je ne puis vous ſuivre.

LE COMTE.

Ingrat, c'en eſt aſſez. Toi, Lénox, ſuis mes pas.

LÉNOX.

Mon frere a ſes deſſeins; je ne le quitte pas.

LE COMTE.

(*à Lénox.*) (*à Edgard.*)
Qu'entends-je!.... Et ces deſſeins, quels ſont-ils?

EDGARD.

O mon pere!....

LE COMTE.

Va, je ſuis peu jaloux de percer ce myſtere.
Je ne m'étonne plus de ces retardemens
Qui trompoient de mon cœur les plus doux mouvemens.

Mes vœux les rappeloient vers mes triftes demeures;
Je hâtois leur retour & la fuite des heures.
De quels tourmens, ô Ciel ! m'as-tu donc accablé !
J'ai langui dans l'exil, à la brigue immolé;
Et, lorfqu'enfin des ans les ennuis m'environnent,
Ce font mes propres fils, mes fils, qui m'abandonnent.
Je vais donc loin de vous mourir dans les regrets.
Etoit-ce là, cruels, le prix de mes bienfaits ?
Un efpoir vient de luire à votre ame inquiete :
Qui fait dans quel péril ce vain efpoir vous jette ?
(*à Lénox.*)
Mon fils, va, ne crains rien, tu peux me confier
Le projet où ton frere ofa t'affocier.
Si l'honneur vous l'infpire.....

LÉNOX.

Eh bien ?

EDGARD.

Arrête.

LE COMTE.

Acheve.

LÉNOX.

Que faire, ô Ciel !

LE COMTE.

Pourfuis.

EDGARD.

Tout mon cœur fe fouleve
(*à Lénox, en lui montrant le Comte.*)
Regarde en quels périls un mot va le plonger.

LE COMTE.

N'importe.

EDGARD.

Ils sont affreux.

LE COMTE.

Je veux les partager.

EDGARD.

Dans notre résistance unissons-nous, mon frere;
Et craignons d'exposer une tête si chere.

LE COMTE.

Non, non, je ne suis point trompé par ce détour.
Les desseins généreux ne craignent point le jour.
Demande à tes aïeux, à ces Guerriers célebres,
S'ils déroboient les leurs dans la nuit des ténebres.
Pour venger l'innocence & sauver la vertu,
C'est toujours en champ clos qu'ils ont tous combattu.
Ils vouloient des témoins, & toi, tu les redoutes:
Mon fils ne marche pas dans de si nobles routes.
Car, qui m'assurera si, troublant mon repos,
Tes projets ignorés ne sont pas des complots,
Si tu n'en feras pas la premiere victime,
S'ils ne respirent pas & l'audace & le crime,
Et si leur fruit honteux, par un mortel affront,
Ne va pas avilir & ma race & mon front!

EDGARD.

Eh! c'est mon pere, ô Ciel, qui me fait cette injure!
Votre nom s'en indigne, & ma gloire en murmure.
Mais je suis votre exemple; & c'est sur vos leçons

Que j'appris à braver les injuftes foupçons.
Ne me reprochez pas un coupable myftere :
Hé! puis-je à mes périls affocier mon pere!
J'imiterai fi bien nos illuftres aïeux,
Qu'à mon tour fur Edgard j'attacherai leurs yeux.
En expirant du moins nous nous ferons connoître,
Mais avec tant d'éclat, qu'on vous verra peut-être
Porter vous-même envie à des trépas fi beaux,
Et de pleurs d'allégreffe arrofer nos tombeaux.
Que dis-je! dans vos bras (tout m'invite à le croire)
Nous reviendrons bientôt jouir de notre gloire.
Heureux alors tous trois.....

LE COMTE.

Tes vœux font fuperflus;
Ces bras, ces bras pour toi ne s'ouvriront plus.
Embraffez-moi, cruels.

LÉNOX.

Ce pardon me raffure.

LE COMTE.

Eft-il en mon pouvoir d'étouffer la nature!
Ciel, qui fais leurs deffeins, daigne les protéger!
Je vais trembler pour vous.

EDGARD.

Je crains peu le danger.
Allons, mon frere, allons; j'ai befoin de ton zele :
Marchons où mes fermens, où la vertu m'appelle.

(Edgard fort avec Lénox.)

SCENE VI.

LE COMTE DE KENT, *seul.*

ILS me laissent, hélas ! Lénox m'eût obéi,
Si son frere à l'instant ne l'eût pas affermi.
Comme il m'a résisté ! Pourtant, je le confesse ;
J'ai d'un fils dans son cœur reconnu la tendresse.
Ils m'aiment. Je les plains de leur témérité :
Mais toujours vers l'excès cet âge est emporté.
Telle est donc l'infortune & le destin des peres,
Que ce titre en tout temps produisit leurs miseres ;
Et que de leurs enfans, s'ils sont nés généreux,
La vertu les accable & pese encor sur eux !

SCENE VII.

LE COMTE DE KENT, LE DUC D'ALBANIE.

LE DUC.

COMTE, le Roi Léar (j'en reçois la nouvelle)
A quitté Volnérille & s'est éloigné d'elle :
J'en ignore la cause : on ne m'informe pas
Vers quels lieux dans sa fuite il a tourné ses pas.
Je connois trop pour lui votre amitié fidele,
Pour n'en pas dans l'instant avertir votre zele.

LE COMTE.

Quel motif de sa fille a pu le séparer ?

LE DUC.

On dit que sa raison commence à s'égarer.
Souvent de notre esprit la honteuse foiblesse
Est le fruit malheureux de l'extrême vieillesse.

LE COMTE.

Il gémit dès long-temps sous le poids de ses jours.

LE DUC.

On croit qu'enfin la mort va terminer leur cours.

LE COMTE.

Je ne le plaindrai point.

LE DUC.

A cette tête auguste,
Cher Comte, nous prenons l'intérêt le plus juste :
Ne partons pas encore.

LE COMTE.

Allons, j'attends ici
Que son malheureux sort soit du moins éclairci.

(Ils sortent.)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE KENT, *seul.*

QUOI, Léar tout-à-coup a quitté Volnérille !
Il vient de s'échapper du Palais de sa fille !
Quel est donc son espoir, & que faut-il penser ?
Sur ses cheveux blanchis les ans doivent peser.
Dieux ! s'il alloit sentir, dans sa vieillesse extrême,
La nudité d'un front privé du diadême !
O trop funeste excès ! Ses aveugles bontés
Ont produit ses erreurs & ses calamités.
N'importe, c'est un pere ; & ses maux sont les nôtres.
Hélas ! il a cru voir ses vertus dans les autres.
O malheureux Léar ! puissent de tes bienfaits
Tes enfans si chéris ne te punir jamais !



SCENE II.

LE COMTE DE KENT, VOLWICK.

VOLWICK.

SEIGNEUR, dans ce moment, un Vieillard déplorable
Que la crainte, la honte, & la misere accable,
Attendant sous ces murs le retour de la nuit,
Vient enfin d'implorer ma main qui l'a conduit.
En parlant de son sort, votre nom, qui le touche,
Deux fois avec tendresse est sorti de sa bouche.
Instruit que dans ses lieux il pourroit vous revoir,
Une douce espérance a paru l'émouvoir :
Il voudroit vous parler.

LE COMTE.

Quel est-il ?

VOLWICK.

Je l'ignore.
Ses bras pressent son sein que le chagrin dévore.
Au froid dur & cruel dont ses sens sont glacés,
Il joint le froid des ans sur sa tête amassés.
Caché sous des lambeaux, un reste de richesse
Semble encor de son rang accuser la noblesse.
On lit avec pitié ses naïves douleurs
Dans ses yeux affoiblis & creusés par les pleurs.
Il disoit, mes enfans ! Les Dieux, qu'il nous rappelle

Ont peint dans tous ſes traits la bonté paternelle.
J'ai cru qu'en rougiſſant, par ce muet diſcours,
Sa pauvreté timide imploroit mon ſecours.
A pas ſilencieux, ſous ce portique ſombre,
Troublé, couvrant ſa tête, il s'eſt gliſſé dans l'ombre.
Il eſt là.

LE COMTE.

Qu'il paroiſſe.

SCENE III.

LE COMTE DE KENT, VOLWICK, LÉAR.

VOLWICK.

(*à Léar qu'il introduit.*)

OUI, vous pouvez entrer.
(*Il ſort.*)



SCENE IV.

LE COMTE, LÉAR.

LE COMTE.

(à part en regardant Léar.)

SON œil ne me voit point & paroît s'égarer.

(Il se recule ; & , plein de surprise & de compassion ; il observe Léar dans un silence immobile.)

LÉAR.

(Promenant un regard vague autour de lui.)

Je n'apperçois pas Kent. Il plaindra ma misere ;
Il est né généreux..... je le crois..... Ciel, un pere !
Des monstres dévorans sont entrés dans mon sein.
Quoi, ma fille ! mon sang !.... couronné par ma main !
Oh, ma raison s'enfuit à cette horrible idée !
Léar, tu n'es plus rien ; ta puissance est cédée ;
Tu te repens trop tard..... Sous quels traits odieux
La perfide peignoit l'innocence à mes yeux !
Avec quel art sa voix m'entraînoit vers l'abîme !
J'ai proscrit la vertu pour couronner le crime.
Helmonde, tu m'aimois !.... Je sens deux traits brûlans
S'enfoncer dans mon cœur ; mes remords, mes enfans.

(avec un regard toujours vague.)

Kent n'est pas dans ces lieux !

LE COMTE.

(Se jetant aux pieds de Léar.)

O mon Prince ! ô mon Maître !

LÉAR.

Je revois mon ami. Peux-tu me reconnoître?

LE COMTE.

Ah! puiſqu'à moi, Seigneur, vous daignez recourir,
Kent ne vous quitte plus; Kent eſt prêt à mourir.

LÉAR.

Tu déchires mon cœur.

LE COMTE.

Séchez, ſéchez vos larmes.

LÉAR.

Tu me l'avois prédit; j'ai blâmé tes alarmes;
J'ai ri de tes conſeils: mon ſort s'eſt accompli.
Ce front, par la couronne autrefois ennobli,
Tu le revois honteux, ſouillé, couvert d'outrages.
Sans ſuite, ſans honneurs, privé des avantages
Dont tout vieillard obſcur jouit à ſon foyer,
Sous l'horreur du mépris il m'a fallu ployer.
Mon âge & mes bienfaits, rien n'a touché ma fille.
Dieux, puniſſez un jour l'ingrate Volnérille!
Tandis que ſon Palais, brillant, tumultueux,
Retentiſſoit du bruit des feſtins ſomptueux,
Tandis qu'avec éclat, ſous des voûtes pompeuſes,
S'élevoient des concerts les voix harmonieuſes,
Seul, & dans l'ombre aſſis, confus, humilié,
Je mangeois, en pleurant, le pain de ſa pitié:
Encor me falloit-il cacher ſouvent mes larmes.
Pour ſes barbares yeux ma peine avoit des charmes.
Ce monſtre avec plaiſir préparoit le poiſon;

Elle irritoit mes maux, pour troubler ma raiſon;
Payoit les ris moqueurs d'une inſolente troupe.
J'ai bu le déſeſpoir dans cette horrible coupe.
Enfin de ſon Palais je me ſuis échappé.
Mais d'un coup plus cruel je fus bientôt frappé.
Dans de vaſtes forêts, ſeul ſous leur nuit profonde,
Le remords m'apporta le ſouvenir d'Helmonde.
J'obſervois tous les lieux, caverne, antre, rocher,
Où quelque Dieu peut-être auroit pu la cacher.
Hélas! je me peignois ſes vertus & ſes charmes,
La candeur de ſes traits, la douceur de ſes larmes,
Son noble déſeſpoir, lorſque, dans ſes adieux,
Ses yeux chargés de pleurs cherchoient toujours mes yeux.
Mon pere, diſoit-elle, ô mon auguſte pere,
Faut-il qu'à votre cœur je devienne étrangere!
Et j'ai pu la maudire! & j'ai pu la chaſſer!
Voilà, voilà le trait dont je me ſens percer:
Mes malheurs ne ſont rien. Ciel, arme ta vengeance!
J'ai plongé le poignard au ſein de l'innocence:
Mes bienfaits ont toujours cherché mes ennemis,
Et mon ſort fut toujours d'accabler mes amis.
O ſupplice! ô douleur! Cher Kent, je t'en conjure,
Appaiſe, en m'immolant, les Dieux & la nature,
Preſſe-les de m'ôter, par de ſoudains tranſports,
En troublant ma raiſon, l'horreur de mes remords.

LE COMTE.

Hélas, qu'un pareil vœu jamais ne s'accompliſſe!

Mais tâchez d'assoupir cet éternel supplice ;
Peut-être la douleur altérant votre esprit.....

LÉAR.

Calme donc dans mon cœur le poison qui l'aigrit.
J'ai toujours devant moi ma détestable fille ;
A mes regards trompés tout devient Volnérille.
Je crois alors sentir dans mon flanc déchiré
Le poignard qu'une ingrate y retourne à son gré.
Souvent ma chere Helmonde, à travers un nuage,
Semble m'offrir de loin sa douce & tendre image.
J'approche ; & son aspect, dans ma crédule erreur,
Me fait rougir de honte, & frémir de terreur.

LE COMTE.

Ah, ne redoutez pas sa vue ou sa vengeance !

LÉAR.

J'ai tout fait pour sa sœur ; tu vois ma récompense.
Si Volnérille ainsi reconnut ma bonté,
Qu'attendrai-je d'Helmonde après ma cruauté !
Son ame a dû s'aigrir au sein de la misere ;
J'aurai dénaturé cet heureux caractere.
O fardeau trop pesant pour mon cœur abattu !
J'ai donc commis le crime, & détruit la vertu !
La honte, la douleur, le remords, tout m'égare.
S'il faut, hélas ! s'il faut que je te le déclare,
Mon ami, mon cher Kent..... le dirai-je ?.... Oui, je crois
Que déjà mon esprit s'est troublé quelquefois.

LE

LE COMTE.

Non, sa clarté toujours & trop vive & trop pure....

LÉAR.

Ah! c'est-là, mon cher Kent; c'est-là qu'est ma blessure;
Je n'en guérirai pas. Je prévois......

LE COMTE.

Quel soupçon!

LÉAR.

Le malheur tôt ou tard éteindra ma raison.

LE COMTE.

N'exposez pas du moins un si noble avantage.
Pour être malheureux, êtes-vous sans courage?
Les pièges des méchans vous ont enveloppé;
Mais c'est le sort d'un Roi d'être souvent trompé.
Laissez, laissez aux Dieux, amis de l'innocence,
Le soin de réveiller, de mûrir leur vengeance.
Votre sang vous poursuit dans vos propres Etats:
Depuis quand les enfans ne sont-ils plus ingrats!
Avez-vous dû compter sur un amour frivole,
Qui nous flatte un moment, & pour jamais s'envole,
Qui, sur le moindre appas de plaisir & d'honneur?....

LÉAR.

Quoi, tes enfans, cher Kent, ont détruit ton bonheur!

LE COMTE.

Du bonheur! du bonheur! En est-il sur la terre!
Qui ne veut point souffrir, doit trembler d'être pere.
Hélas! j'avois deux fils; ils ont trompé mes vœux:
Je ne sais quel projet les a séduits tous deux;

Jusques à leurs vertus, tout me devient contraire.
Encor, dans mes chagrins, s'il me restoit leur mere!
Mon Roi, m'en croirez-vous? ayons dans la douleur
La fermeté de l'homme & celle du malheur.
Dans les modestes champs, laissés par mes ancêtres,
Fuyons l'indigne aspect des ingrats & des traîtres:
Leur asyle innocent convient aux cœurs blessés:
Leur sol pour deux vieillards sera fertile assez.
Là, rien n'est imposteur. La terre, avec usure,
Par des trésors certains, nous paîra sa culture.
Ce bras, nerveux encore, est propre à l'entr'ouvrir;
Il combattit pour vous, il saura vous nourrir.
Le toît de mes aïeux, leur antique héritage,
Si vous y consentez, voilà notre partage.

LÉAR.

Oui, cher Kent, contre moi je devrois m'indigner,
Si ton offre un moment avoit pu m'étonner:
Mais (je t'ouvre mon cœur) quand je perds Volnérille,
Régane dans ces lieux m'offre encore une fille.
Il est vrai, qu'alarmé par mon premier malheur,
J'ai craint de la trouver trop semblable à sa sœur:
Voilà par quel motif, injurieux peut-être,
Je me suis devant elle abstenu de paroître;
Mais j'ai senti mon ame, & même ma raison,
Désavouer bientôt ce pénible soupçon.
Régane ne vient point (ami, tu peux m'en croire)
Sous des traits odieux s'offrir à ma mémoire.
Je n'ai point remarqué, dans ses plus jeunes ans,

Qu'elle annonçât dès-lors de coupables penchans.
Pourquoi n'en pas goûter le favorable augure !
Tout mon sang n'est pas sourd au cri de la nature.

LE COMTE.

Seigneur.....

LÉAR.

Je le sais trop, Léar est malheureux ;
Mais les destins toujours ne sont pas rigoureux.
De mes filles, hélas ! quand l'une me déteste,
Il est bien juste, ami, que l'autre au moins me reste.
Que veux-tu, mon cher Kent ! Pardonne à mes vieux ans ;
Je cherche encor, je cherche à trouver des enfans ;
Sur le bord du tombeau leur présence m'est chere ;
J'aime à me voir en eux ; j'ai besoin d'être pere :
Excuse ma foiblesse.

LE COMTE.

Eh bien, Seigneur, du moins,
Pour n'être pas trompés, employons tous nos soins.
Sorti d'un piége affreux, tremblez, dans votre fille,
Tremblez de rencontrer une autre Volnérille.
Je ne sais, mais mon cœur ne se rassure pas.
Avant d'être éclairci, ne suivez point mes pas.
S'il vous reste en ces lieux un seul sujet fidele,
Je saurai le trouver, interroger son zele.
Adieu. Daignez m'attendre ; & bientôt je revien,
Si je puis obtenir cet utile entretien.

(*Il sort.*)

SCENE V.

LÉAR, (*seul.*)

NON : le sort à mes vœux ne sera plus rebelle ;
Puisqu'il vient de me rendre un ami si fidelle.
Régane, en me gardant des sentimens plus doux,
Les aura fait passer au cœur de son époux.
L'homme est compatissant, il n'est point né barbare :
De monstres, grace au Ciel, la nature est avare.
O Dieux, de quels transports dans ses bras animé,
Je vais goûter enfin le bonheur d'être aimé !
Ma fille, plus ta sœur outragea la nature,
Plus tes soins consolans vont charmer ma blessure.
Va, lorsque dans ton sein je vole avec ardeur,
Je ne viens point chercher le sceptre & la grandeur ;
Ce n'est pas-là le bien pour qui mon cœur soupire ;
Je cherche des enfans, & non pas un Empire.
Dans mes plus grands ennuis, je n'ai point regretté
L'appareil & les droits du rang que j'ai quitté :
Oui, Régane, à mes yeux sa pompe est étrangere :
J'ai cessé d'être Roi, mais non pas d'être pere.
Ce nom, ce nom lui seul.....



SCENE VI.

LÉAR, RÉGANE, LE DUC DE CORNOUAILLES, LE DUC D'ALBANIE. Gardes du Duc de Cornouailles, Gardes du Duc d'Albanie.

RÉGANE, *à Léar.*

Vous, Seigneur, en ces lieux !
Auriez-vous craint d'abord de paroître à nos yeux ?
Pourquoi courir chez Kent ? On vient de m'en instruire,
Et soudain dans vos bras.....

LÉAR.

M'y voilà, je respire.
Ma fille, ah ! laisse-moi, dans nos embrassemens,
Goûter les doux transports de ces heureux momens.
Combien j'ai desiré de jouir de ta vue !

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Je partage, Seigneur, cette joie imprévue.
Couronné par vos mains, chargé de vos bienfaits,
Leur mémoire en mon cœur ne s'éteindra jamais ;
Que mon sang s'y tarisse, avant qu'il les oublie !

LÉAR *au Duc d'Albanie.*

Vous Duc, soyez content ; votre attente est remplie.
Vous ne reverrez plus, à votre heureux retour,
Un vieillard importun fatiguer votre Cour.

Votre docile épouse, à vos ordres fidelle,
Vient de vous affranchir de ma plainte éternelle :
Ils ont été suivis ; & jamais un époux
Ne fut, quoique de loin, mieux obéi que vous.

LE DUC D'ALBANIE.

Quelle horreur ! Ainsi donc mon épouse cruelle
Me peignoit comme un monstre aussi barbare qu'elle !
Je passois pour ingrat ! Seigneur, c'est dans ma Cour
Que je veux hautement vous marquer mon amour ;
Et, tombant à vos pieds jusques en sa présence,
Confondre ses mépris par mon obéissance..
Oubliez le passé, revenez près de nous.
Je demande sa grace, & l'implore à genoux.

LÉAR.

Que votre noble cœur conçoit mal mon injure !
Duc, je croirois moi-même outrager la nature,
Si je pouvois jamais sous un nouvel affront
Dans son Palais indigne aller courber mon front.
Où croyez-vous des Dieux que la majesté sainte,
Pour se rendre visible, ait gravé son empreinte,
Si les traits paternels n'offrent pas à la fois
Leur sagesse, leurs soins, leur puissance, leurs droits,
Leur bonté, dont j'ai fait un si funeste usage ?
Quoi, joindre la noirceur, l'artifice à la rage !

(à Régane, croyant voir Volnerille, avec un air d'égarement commencé.)

Ainsi, faisant parler les ordres d'un époux,
Tu m'accablois, barbare, en dérobant tes coups !

RÉGANE.

Seigneur, vous vous trompez ; jugez mieux votre fille :
Je ſuis, je ſuis Régane, & non pas Volnérille.

LE DUC D'ALBANIE, (*bas à Régane.*)

Sa raiſon s'eſt troublée ; il ſe méprend.

RÉGANE.

Hélas !

Ces mains ne vous ont point chaſſé de mes Etats.

LÉAR.

Qu'ai-je entendu ! Chaſſer ! A-t-on vu ſur la terre
Des enfans, même ingrats, oſer chaſſer leur pere !
Chaſſer ! Ce crime affreux, avec ton air ſoumis,
Tes outrages cachés ſans éclat l'ont commis.
Eh ! dis-moi, tes Etats, d'où les tiens-tu, perfide ?
J'en ai comblé trop tôt ton eſpérance avide.
Réponds : quels ſont tes droits ? quel mérite avois-tu ?
Celui de me tromper par ta fauſſe vertu,
De noircir dans ta ſœur la timide innocence,
Contre elle, par degrés, d'attiſer ma vengeance.
Que ſont donc devenus ces faſtueux ſermens
Qui m'avoient tant promis les plus doux ſentimens,
Des reſpects ſi profonds, une amitié ſi tendre ?
Tu m'as puni bientôt d'avoir pu les entendre :
Mes chagrins m'ont appris qu'un pere infortuné
N'eſt qu'un fardeau peſant quand il a tout donné.
Les larmes d'un vieillard, ſouffert par indulgence,
Peuvent mouiller la terre, & s'y perdre en ſilence.

Tu ne t'attendois pas que, pour te démentir ;
(en montrant le Duc d'Albanie.)
La vérité si-tôt dans son cœur dût sortir.
Oui, Duc, de ma pitié je ne puis me défendre :
Qu'avois-tu fait aux Dieux, pour devenir mon gendre !
Hélas ! en t'unissant à ce tigre inhumain,
J'ai placé dans ton lit un poignard sur ton sein.
Ai-je pu mettre au jour cette exécrable fille !

RÉGANE.

Ainsi votre œil trompé voit toujours Volnérille !
Vos maux dans cette erreur viennent de vous plonger.

LÉAR, *(revenant à lui.)*

Ah, pardonne ! A ce point j'aurois pû t'outrager !
Je t'aurois confondue avec cette furie !
Tu le vois, ma raison déjà s'est affoiblie.
(mettant la main sur son cœur.)
Si je la perds bientôt, c'est de-là, je le sens,
Que l'orage naîtra pour troubler tous mes sens.

SCENE VII.

LÉAR, RÉGANE, LE DUC DE CORNOUAILLES, LE DUC D'ALBANIE, Gardes du Duc de Cornouailles, Gardes du Duc d'Albanie, LE COMTE DE KENT.

HELMONDE.

(*à part.*) (*à Léar.*)

VOLWICK m'a tout appris. Non, tu n'as plus de fille.
Ce Palais eſt pour toi tout plein de Volnérille.
(*montrant le Duc de Cornouailles.*)
Régane eſt digne en tout de ce monſtre odieux.
Tu cherchois la vertu; le crime eſt en ces lieux.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

(*en montrant le Comte de Kent.*)
Qu'on le charge de fers.

LE DUC D'ALBANIE.

(*au Duc de Cornouailles.*)
Pourquoi lui faire outrage?
Vous devez honorer ſon zele & ſon courage.
Je défendrai Léar.

LÉAR

Non, non, je ne veux pas
D'une guerre inteſtine embrâſer vos Etats.

(au Duc d'Albanie.) *(à Régane & au Duc de Cornouailles.)*
Mon ami, je te plains. Et vous enfans perfides,
Unissez dans mes mains vos deux mains parricides.
(Il saisit leurs mains & les joint l'une dans l'autre.)
Non, je ne cherche plus à me venger de vous.
(au Duc de Cornouailles, en lui montrant Régane.) *(à Regane, en lui montrant le Duc de Cornouailles.)*
Duc, voilà ton épouse. Et voilà ton époux.

RÉGANE.

Qu'entends-je !

LÉAR.

O toi, nature, écoute ma priere !
Redoutable nature, entends la voix d'un pere !
A ce couple inhumain si jamais ta bonté
Réservoit les présens de la fécondité,
Si leur hymen devoit, fidele à tes promesses,
D'un enfant à ce monstre accorder les carresses,
Trompe, trompe ses vœux, & suspends ton dessein ;
Seches-en l'espérance & le fruit dans son sein :
Ou plutôt, pour former des ingrats dignes d'elle,
Exauce en ta fureur les vœux de la cruelle !
Que ton instinct vengeur lui fasse idolâtrer
Un fils qui s'étudie à la désespérer,
Qui tourne en ris mocqueurs les soins de sa tendresse,
Qui hâte sur son front les traits de la vieillesse,
Qui la traîne au tombeau par de longues douleurs ;
Et qu'alors elle apprenne, en dévorant ses pleurs,

Qu'un ferpent irrité, dans fa morfure horrible,
Lance un dard moins aigu, moins brûlant, moins fenfible,
Que le fupplice affreux d'avoir pu mettre au jour
Des enfans fcélérats qui trompent notre amour !
(*au Comte.*)
C'en eft fait, mon ami, j'ai ceffé d'être pere.

RÉGANE.

Seigneur !....

LÉAR.

Sortez.

LE DUC D'ALBANIE.

Seigneur !....

LÉAR.

Sortez.

LE DUC D'ALBANIE.

Quelle colere !

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Duc, nous appaiferons ce tranfport furieux.

LÉAR.

Ingrats, je vous maudits, & voilà mes adieux.

(*Ils fortent tous, excepté Léar & le Comte.*)

❧

SCENE VIII.

LÉAR, LE COMTE DE KENT.

LÉAR.

SOUTIENS-MOI, mon ami, je ſens que je ſuccombe.

LE COMTE.

Ah, ce dernier malheur va vous ouvrir la tombe !

LÉAR.

Et tu me plains !

LE COMTE.

Hélas !

LÉAR.

Cache-moi ces douleurs.

L'œil de l'homme, cher Kent, n'eſt pas fait pour les pleurs.

Moi, m'entends-tu gémir !



SCENE IX.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, VOLWICK.

LE COMTE, (*à Volwick.*)

Que viens-tu nous apprendre?

VOLWICK.

Ah! mes larmes, Seigneurs, se font assez entendre!
Enfin leur barbarie a comblé leurs forfaits:
Il vous faut dans l'instant sortir de ce Palais.

LE COMTE.

Quoi, dans l'instant! La nuit!

VOLWICK.

Le plus terrible orage
Qui jamais dans les airs ait déployé sa rage,
Répand sur la nature & l'horreur & l'effroi.

LE COMTE.

La nuit!

VOLWICK, (*à voix basse.*)

Partez, Seigneur, partez; sauvez le Roi.

LE COMTE,

Ami, je te comprends.

VOLWICK.

Fuyez; le fer s'apprête.

LÉAR.

(*avec joie & d'un air égaré.*)

Je sens qu'avec plaisir je verrai la tempête.

(*On voit un éclair.*)

L'éclair brille ; marchons.

(*au Comte.*)

Tu ne me quittes pas ?

LE COMTE.

Jusqu'au dernier soupir j'accompagne vos pas.

(*Volwick sort d'un côté ; Léar & le Comte de Kent sortent de l'autre.*)

Fin du second Acte.



ACTE III.

(Le Théâtre représente une forêt hérissée de rochers ; à droite, vers le devant du Théâtre, une caverne, auprès de laquelle est un vieux chêne. Il est nuit. Le temps est disposé à un orage épouvantable.)

SCENE PREMIERE.

EDGARD, LÉNOX, UN PRINCIPAL CONJURÉ, UNE PARTIE DES CONJURÉS OU SOLDATS D'EDGARD.

EDGARD.

(aux Conjurés.) *(montrant Lénox.)*

Amis, oui, ce guerrier, c'eſt Lénox, c'eſt mon frere ;
Il aſpire au bonheur de venger l'Angleterre.
Le ſang l'unit à moi, l'honneur l'unit à vous,
Et ſon bras s'applaudit de combattre avec nous.
Je vous l'avois prédit : Oſwald vient de paroître ;
Il n'a qu'un ſeul moment entretenu ſon Maître :
Le Tyran l'a ſoudain chargé d'ordres ſecrets ;
Et c'eſt vous dire aſſez qu'il dicta des forfaits.
Mais n'admirez-vous point comment, parmi ces roches,
Ces forêts, ces torrens, nous cachant ſes approches,
Cornouailles lui-même eſt venu nous chercher ?

Amis, le péril presse; il est temps d'y marcher:
Ah! qui n'avoueroit pas notre juste furie?
Nous perdons un Tyran, nous sauvons la Patrie;
Nous replaçons au Trône un Prince infortuné,
Qu'à des pleurs dès long-temps sa fille a condamné.

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Quel destin pour un Roi! Quel tourment pour un pere!

EDGARD.

Ce n'est point ce tourment qui seul le désespere.

LÉNOX.

Helmonde est trop vengée.

EDGARD.

Hélas, sur ses malheurs
Helmonde est la premiere à répandre des pleurs!
Mais il est temps, amis, d'éclaircir ce mystere.
C'est moi qui dans ces bois, respectant sa misere,
J'ai confiée aux soins d'un vieillard ignoré
Qui cherche en vain le nom d'un objet si sacré.
Je n'ai point jusqu'ici voulu vous parler d'elle.
L'amour seul du pays enflamma votre zele.
Mais ses pleurs, je l'avoue, ont fait naître en mon sein
Les premiers mouvemens de mon noble dessein.
Enfin c'est elle ici dont le vœu nous rassemble:
Il n'a point fallu d'art pour nous unir ensemble:
Nous nous cherchions l'un l'autre; & ce concert si grand
Est un présage heureux de la mort d'un Tyran.
Ces forêts, cette nuit, ce ciel, tout nous seconde.
Nous combattrons. Pour qui? pour Léar, pour Helmonde.

Qui

Qui de nous ne croira, dans un si beau danger,
N'avoir pas ou son pere ou sa sœur à venger ?
Grands Dieux ! en ce moment Léar verse des larmes.
Défendez votre cause, en protégeant nos armes !
Nos jeunes cœurs sont purs ; nos bras vous sont soumis :
Daignez les employer contre vos ennemis !
C'est vous, c'est un vieillard ; la beauté, qu'on opprime.
Le fer est préparé ; livrez-nous la victime :
Et, s'il nous faut mourir, que nos peres jaloux
Gravent sur nos tombeaux : Ils sont dignes de nous.

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Entre ses mains, amis, jurons d'être fidele.

EDGARD.

Suspendez ces sermens & ces marques de zele !
Une autre a seule ici droit de les recevoir :
Cette autre, c'est Elmonde, & vous allez la voir.
Je m'en vais à l'instant vous la chercher moi-même.

(Il court au fond de la caverne.)



SCENE II.

LÉNOX, UN PRINCIPAL CONJURÉ, UNE PARTIE DES CONJURÉS OU SOLDATS D'EDGARD.

LÉNOX.

(en voyant Helmonde qui s'avance.)

O PRODIGE! ô vertu digne du diadême!
Oui, la terre & les Cieux ſont déclarés pour nous.

SCENE III.

LÉNOX, UN PRINCIPAL CONJURÉ, UNE PARTIE DES CONJURÉS OU SOLDATS D'EDGARD, HELMONDE.

EDGARD.

(amenant & montrant Helmonde.)

AMIS, voilà l'objet qui nous raſſemble tous.
Dans cet antre écarté, cachant ſon ſort funeſte,
Elle a pleuré Léar: le Ciel a fait le reſte.

HELMONDE.

Mortels compatiſſans, daignent les juſtes Dieux
Sur vos nobles projets fixer toujours les yeux!
Ils liſent dans mon ame abattue & flétrie;
Ils ſavent ſi jamais les malheurs l'ont aigrie.

Mais pouvois-je oublier mon pere dans les pleurs!
Des ingrats tout-puissants sont bientôt oppresseurs.
Le Ciel vous fit Anglois : vous avez pris les armes.
Je n'ai pour vous aider que des vœux & des larmes.
Faites régner mon pere; hélas, qu'au lieu d'affront,
Le bandeau de vos Rois brille encor sur son front!
Qu'à ses regards sur-tout je ne sois plus coupable!
Cependant, si le Ciel plus doux, plus favorable,
Ne vous eût pas courbés sous un sceptre odieux,
Sans meurtres, sans combats, combien j'eusse aimé mieux,
Dans ces forêts cachée, heureuse en ma misere,
(en montrant la caverne.)
Offrir cet humble asyle à mon vertueux pere,
Consoler sa vieillesse, &, par de tendres pleurs,
Lui faire, entre mes bras, oublier ses douleurs!

EDGARD.

Reconnoissez Helmonde à ce noble langage.
Mais, Madame, il est temps d'accepter notre hommage.
(en mettant la main sur la garde de son épée.)
Par ce fer, le premier, je jure à vos genoux.....
(Les éclairs brillent & le tonnerre gronde.)

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Ciel, quel bruit! quels éclairs! Grands Dieux, qu'annoncez-vous?

LÉNOX.

Est-ce un présage heureux? Que faut-il que je pense?

EDGARD.

C'eſt le Ciel qui s'apprête à venger l'innocence.
Jurez tous par Léar de le proclamer Roi,
De mourir pour Helmonde, ou de vaincre avec moi.
(Il tire ſon épée.)

LE PRINCIPAL CONJURÉ.
(tirant auſſi ſon épée : tous les autres l'imitent.)
Nous le jurons.

EDGARD.

Amis, la nuit ſera terrible :
Ce Ciel ſombre & vengeur, armé d'un feu viſible,
Va d'un affreux tonnerre effrayer les humains.
Un autre auſſi rapide eſt caché dans nos mains :
C'eſt ce fer ; & marchons ; mais, dans notre furie,
N'étendons point nos coups ſur le Duc d'Albanie ;
Reſpectons ſes vertus.
(aux Conjurés, en montrant Lénox.)
Amis, ſuivez ſes pas :
Le poſte eſt important. Je ne tarderai pas
A rejoindre avec vous tout mon camp qui s'aſſemble ;
Et nous irons après vaincre ou mourir enſemble.
(Lénox ſort avec tous les Conjurés.)

SCENE IV.

EDGARD, HELMONDE.

HELMONDE.

Vous me quittez, Edgard !

EDGARD.

Puis-je trop tôt courir
Dans le champ glorieux que l'honneur va m'ouvrir !

HELMONDE.

Le péril sera grand.

EDGARD.

Il m'en plaît davantage.

HELMONDE.

Que de sang, juste Ciel, va rougir ce rivage !
Tous vos braves amis.....

EDGARD.

Leur sort sera trop doux
De songer en mourant qu'ils combattoient pour vous.
Bientôt Léar vengé par leur valeur guerriere....
Dieux ! vous versez des pleurs !

HELMONDE.

Mon trop malheureux pere,
Jusque dans ces forêts le bruit en a couru,
D'auprès de Volnérille, hélas ! a disparu.

EDGARD.

(*à part.*) (*à Helmonde.*)
O Ciel ! N'en croyez pas ce qu'un vain bruit peut dire.

HELMONDE

Eh ! qui ſait maintenant en quels lieux il reſpire,
S'il eſt vivant encor, ſi Régane à ſon tour
Ne l'a pas, ſans pitié, chaſſé loin de ſa Cour ?

(Grand bruit de tonnerre avec des éclairs.)

Si c'étoit-là ſon ſort, hélas!... Tonnerre, arrête!
De Léar fugitif ne frappes point la tête !
N'oubliez pas, grands Dieux ! que ce Prince autrefois,
Tandis qu'il a régné, fit reſpecter vos loix.
Sur un foible vieillard défendez aux orages,
Défendez aux hivers d'imprimer leurs outrages !
Aſſoupiſſez des vents l'épouvantable voix !
Je ne demande plus qu'il monte au rang des Rois :
Qu'il vive, c'eſt aſſez ! Vers ſa fidelle Helmonde
Tournez, dans ces déſerts, ſa courſe vagabonde :
Pour lui faire oublier deux enfans trop ingrats,
Que je puiſſe un moment le ſerrer dans mes bras !
Je mourrai de plaiſir, ſi je revois mon pere.

EDGARD.

(Un grand coup de tonnerre avec des éclairs.)

Ah ! le Ciel aux humains a déclaré la guerre :
La terre eſt conſternée & muette d'effroi.

HELMONDE.

Du moins, mon cher Edgard, vous êtes près de moi :
Ah ! ne me quittez pas.

EDGARD.

Dans cette humble retraite,

Madame, un souterrain, sous sa voûte muette,
Pendant cette tempête, est propre à vous cacher :
La foudre & ses éclats n'en sauroient approcher ;
Votre œil d'un ciel brûlant n'y verra plus la flamme.

HELMONDE.

Ah ! je frémis, Edgard.

EDGARD.

Venez, rentrons, Madame.
Que le tonnerre ébranle & la terre & les cieux :
Votre cœur est trop pur pour rien craindre des Dieux.

(Ils se retirent dans la profondeur du souterrain.)

SCENE V.

LÉAR, *seul.*

(On le voit de très-loin, à la lueur des éclairs, à travers les arbres de la forêt, seul, égaré, & promenant sa vue avec douleur & inquiétude.)

JE n'apperçois plus Kent. L'ombre épaisse & l'orage
Ont égaré mes pas dans ce désert sauvage.
Mon œil épouvanté le cherche. . . . & je ne voi
Que ce ciel menaçant prêt à fondre sur moi.

(Le tonnerre éclate, les éclairs embrâsent l'horizon, les vents sifflent, la grêle tombe sur la tête chauve & nue du Roi Léar.)

Redoublez vos efforts, cieux, tonnerre, tempête,

Verſez tous vos torrens, tous vos feux ſur ma tête ?
Je n'en murmure pas, je la livre à vos coups ;
Léar n'a point le droit de ſe plaindre de vous.
Éxercez donc ſur moi toute votre furie ;
Frappez ce corps mourant, cette tête flétrie,
Ce front mal défendu par quelques cheveux blancs
Qu'au gré de leurs combats ſe diſputent les vents ;
N'y voyez plus la place où fut mon diadême.
Sans pouvoir de mon ſort accuſer que moi-même,
Me voici ſous vos coups humblement incliné,
Dans ces vaſtes forêts ſans guide, abandonné,
Privé du tendre ami qui ſuivoit ma miſere,
Glacé par vos frimats, reſté ſeul ſur la terre,
Pauvre & foible vieillard, chaſſé de ſa maiſon,
Dont des enfans ingrats ont troublé la raiſon.

SCENE VI.

LÉAR, LE COMTE DE KENT.

LE COMTE.

(*ſortant d'entre les arbres.*)

O MON Prince !

LÉAR.

Cher Comte !

LE COMTE,

Enfin je vous retrouve.

LÉAR.

Nous voilà réunis.

LE COMTE, (*à part.*)

Quel destin il éprouve !

(*haut.*)

Ma voix vous appeloit quand vos sens étonnés.....

LÉAR.

Quelle nuit, mon cher Kent, pour les infortunés !

(*en regardant la tempête.*)

Quand le Ciel est en feu, sous vos chastes asyles,
Dormez, cœurs innocens, soyez du moins tranquilles :
Mais vous sur-tout, tremblez au fond de vos Palais,
Ingrats, à qui ces Dieux ne pardonnent jamais !
Parlez : entendez-vous ces accens redoutables,
Ces messagers de mort, tonnant sur les coupables ?
Pour moi, j'ai la douceur, dans cet affreux danger,
Que le crime à mon cœur est du moins étranger.
On m'a fait plus de mal que je n'en ai pu faire.

LE COMTE.

Tâchons de découvrir quelque abri solitaire.
Ah ! tous vos sens glacés.....

LÉAR.

Cher ami, tu le vois,
La nature en fureur n'épargne point les Rois.

LE COMTE.

Vous n'en faites que trop la dure expérience.

LÉAR.

J'apprends, par ma douleur, à plaindre l'indigence.

Hélas ! à leur grandeur les Rois trop attachés,
Du ſort des malheureux ſont foiblement touchés.
Peut-être en ce moment quelque vieillard expire.
Combien d'infortunés, ſoumis à notre empire,
Réclament loin de nous la nature & nos ſoins !
J'ai peut-être moi-même oublié leurs beſoins.

LE COMTE.

Non, vos peuples jamais n'ont ſenti la miſere.

LÉAR.

Crois-tu qu'encor pour eux ma mémoire ſoit chere ?

LE COMTE.

Ils ne ſont point ingrats.

LÉAR.

Mes enfans l'ont été.

LE COMTE.

Jamais leur nom par moi ne ſera répété.

(La lueur des éclairs fait appercevoir la caverne au Comte de Kent.

C'eſt trop tarder : marchons.... D'une voûte ignorée
Ces éclairs dans l'inſtant me découvrent l'entrée.
Ne la voyez-vous point?

LÉAR.

Je ne l'apperçois pas.

LE COMTE.

Par pitié pour nous deux, venez, ſuivez mes pas.

LÉAR.

Tu le veux ?

LE COMTE.

Avançons.

LÉAR. (*s'arrêtant tout-à-coup.*)

Cher Comte, arrête, arrête !

LE COMTE.

Vos yeux ont assez vu cette horrible tempête :
Quel funeste plaisir pouvez-vous y trouver ?

LÉAR.

Une autre dans mon sein va bientôt s'élever.

LE COMTE.

Seigneur, au nom des Dieux, mon Souverain, mon maître,
Le Ciel de nos malheurs aura pitié peut-être :
Ne me résistez plus, hélas ! dans ces forêts
Les monstres sont cachés sous leurs antres secrets :
Vous seul, de tant d'Etats votre antique héritage,
N'aurez-vous pas du moins un asyle en partage !
Entrons, Seigneur, entrons sous cet obscur séjour.
Je vous tiens lieu de tout, d'amis, d'enfans, de Cour ;
C'est le sort de mon sang de vous être fidele :
Faut-il que par des pleurs, je vous prouve mon zele ;
Faut-il que, me jetant à vos sacrés genoux ?....

LÉAR.

Ah ! tu brises mon cœur.

SCENE VII.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, NORCLETE.

NORCLETE.

QUI s'approche?

LE COMTE.

C'eſt nous:
Errans dans ces forêts, nous cherchons un aſyle.

NORCLETE.

Cet humble ſouterrain vous offre un toît tranquille.
Pourſuivroit-on vos jours?

LÉAR.

Quoi, tu ne le ſais pas!
On ne voit plus par-tout que des enfans ingrats.

NORCLETE.

Ils n'ont que trop ſouvent déſolé les familles.

LEAR.

(*avec un égarement doux & paiſible.*)
Aurois-tu donc auſſi donné tout à tes filles?

NORCLETE.

A ma vieilleſſe au moins cet abri fut laiſſé.

LÉAR.

Tes enfans, mon ami, ne t'ont donc pas chaſſé?

NORCLETE.

La mort depuis long-temps en a privé Norclete.

LÉAR.

Que je te trouve heureux d'avoir une retraite!

NORCLETE,

(*avec une compassion tendre.*)

Son sort me fait pitié.

LÉAR.

Sais-tu pourquoi les airs
Sont émus par les vents, rougis par les éclairs,
Pourquoi des monts au loin tu vois fumer la cime?

NORCLETE.

Non.

LÉAR.

(*avec un air de confidence & de mystere.*)

Viens, approche-toi. J'ai commis un grand crime...
Tu recules, ami! Je n'en murmure pas.

NORCLETE.

Ciel! qu'avez-vous donc fait?

LÉAR.

(*avec un attendrissement douloureux.*)

J'eus une fille, hélas!...

(*prenant tout-à-coup un visage riant, & comme se souvenant de très-loin & avec effort.*)

Oh oui, je m'en souviens! Elle étoit jeune & belle.

LE COMTE.

(*montrant Léar qui tombe tout-à-coup dans une espece d'insensibilité & d'anéantissement.*)

Il ne nous entend plus.

NORCLETE, *au Comte.*

Ah ! dites, que fait-elle ?

LE COMTE.

Hélas ! nous l'ignorons.

NORCLETE.

Avoit-elle un époux ?

LE COMTE.

Pourquoi, vieillard, pourquoi me le demandez-vous ?

NORCLETE.

C'eſt qu'ici, dans le fond de ma caverne obſcure,
Reſpire auprès de moi la vertu la plus pure.

LE COMTE.

Qui ? parle.

NORCLETE.

Une beauté qui, douce & ſans témoins,
Prodigue à mes vieux ans ſa tendreſſe & ſes ſoins.

LE COMTE.

Sa naiſſance ?

NORCLETE.

A ſes mœurs, à ſon voile champêtre,
Je crois que dans ces bois le deſtin l'a fait naître.

LE COMTE.

As-tu lu dans ſon cœur ſes ſecrets ſentimens ?

NORCLETE.

Son cœur avec effort renferme ſes tourmens.
Elle dit quelquefois : ô mon pere, ô mon pere !

LE COMTE, (*en regardant Léar.*)

Acheve, acheve, ô Ciel ! & finis sa misere.

(*à Norclete.*)

Qui l'a mise en tes mains ?

NORCLETE.

Un jeune homme.

LE COMTE.

Son nom ?

NORCLETE.

Edgard.

LE COMTE.

Mon fils ! qu'il vienne.

(*Norclete va promptement les chercher.*)

(*à Léar.*)

Ah ! reprends ta raison.

Réveille-toi, Léar. Dieux ! veillez sur mon maître.

Qu'il résiste à sa joie !



SCENE VIII.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, NORCLETE, HELMONDE, EDGARD.

LE COMTE, *continuant.*

(*appercevant Helmonde & Edgard.*)

AH ! je les vois paroître.

HELMONDE.

O ſurpriſe ! ô bonheur !

LE COMTE.

Mon fils !

EDGARD.

Mon pere !

LE COMTE.

Edgard,
Va, tu peux hardiment t'offrir à mon regard.
(*montrant Helmonde.*)
Tes ſoins devoient ſauver une tête ſi chere :
(*montrant Léar.*)
Le Ciel a tout conduit. Vois ton Prince.

HELMONDE.

O mon pere !

LE COMTE.

Mon Roi, c'eſt votre Helmonde. Ah ! revenez à vous.
Sentez, ſentez ſes mains qui preſſent vos genoux.

LÉAR.

LÉAR. (*égaré.*)

De qui me parles-tu ?

LE COMTE.

D'un objet plein de charmes,
Qui vous plaint, vous chérit, vous baigne de ses larmes ;
De votre fille.

LÉAR. (*repoussant Helmonde avec horreur.*)
O Ciel !

HELMONDE.

Il ne me connoît plus.

LÉAR. *à part.*

On nous a découverts, nous sommes tous perdus.
(*à Helmonde.*)
Sais-tu mon nom ?

HELMONDE.

Léar.

LÉAR.

Que m'es-tu ?

HELMONDE.

Votre fille.

LÉAR.

(*toujours égaré.*) (*croyant la voir.*)
Qu'on la charge de fers. Avancez, Volnérille.
(*croyant voir Régane.*)
Vous, Régane, approchez.
(*s'adressant à Volnérille & à Régane qu'il croit voir.*)
Me reconnoissez-vous ?

Qui vous donna le jour, votre fceptre, un époux?
(à Helmonde, croyant voir Volnérille.)
Et toi, qui contre Helmonde excitas ma vengeance,
Devant moi, fans pitié tu traînas l'innocence :
(Il va pour la faifir.)
Il eft temps....

HELMONDE.

Arrêtez!

LÉAR.

Plus de pardon.

HELMONDE.

O Cieux!

LÉAR. *(en la faififfant.)*

Je te traîne à ton tour au tribunal des Dieux:
Les voilà tous affis pour juger des perfides.

LE COMTE.

Oubliez, s'il fe peut, des enfans parricides.

LÉAR.

Qui, moi, les oublier! Dieux, jugez entre nous!
Les accufés tremblans font ici devant vous.
J'attefte avec ferment, par ces mains paternelles,
Que toujours dans mon cœur je portai les cruelles.
Vous auriez dû donner à ces monftres affreux
Quelque enfant meurtrier qui m'auroit vengé d'eux.
Eclatez, il eft temps; c'eft moi qui vous implore :
Ne craignez pas pour eux que le fang parle encore ;
Pour lancer votre arrêt, pour diriger vos coups,
Sur vos trônes facrés je m'affieds avec vous.

LE COMTE.

Leur pitié quelquefois les porte à la clémence.

LÉAR.

Ah ! je n'étois pas né pour aimer la vengeance.

HELMONDE. (*au Comte.*)

Si j'osois lui parler ?

LE COMTE.

Ah ! son cœur surchargé
A besoin, par des pleurs, d'être enfin soulagé.
Ne troublez point leur cours.

LÉAR.

(*Il s'assied sur un débris de rocher.*)

Régane, Volnérille,
Avez-vous oublié que vous étiez ma fille ?
Vous en coûtoit-il trop de vous laisser toucher
Par mes tendres bienfaits qui venoient vous chercher ?
N'avez-vous pas senti l'inévitable empire
Qu'exerce la bonté sur tout ce qui respire ?
Le tigre, jeune encor, dans son antre cruel,
Ne porte point la dent sur le sein maternel :
Et vous m'avez chassé, la nuit, moi, votre pere
Qui n'a gardé pour lui que l'exil, la misere !
Si j'eus un trône, hélas ! ce fut pour vous l'offrir.
Quel crime ai-je commis, que de trop vous chérir !

LE COMTE.

Vous pleurez !

LÉAR.

Oui, je pleure. Ah ! je sens ma blessure.

Dans ces triſtes forêts errer à l'aventure,
Sans ſecours, ſans aſyle! ô pere infortuné!
Dieux! ôtez-moi le cœur que vous m'avez donné.
(changeant de figure & de voix.)
Je ne pleurerai plus.

HELMONDE.

Il change de viſage.

LE COMTE.

Il l'avoit preſſenti ce trouble & cet orage.
Madame, ſon tourment n'eſt pas prêt à finir.

HELMONDE.

Près de lui, mes amis, il faut nous réunir.

LÉAR.

(à Norclete.) *(au Comte & à Edgard.)*
Vieillard, approche-toi. Vous, de vos mains preſſantes
Etouffez, s'il ſe peut, leurs fureurs renaiſſantes.

HELMONDE.

Comme ſon cœur frémit!

LE COMTE.

De quel trouble il eſt plein!

LÉAR.

Arrachez, mes amis, ces ſerpens de mon ſein!
Ah Dieux! Ah! je me meurs!

HELMONDE.

Quel tourment il endure!

LÉAR.

Je ſens leur dent cruelle élargir ma bleſſure:
Ils s'y plongent en foule; ils en ſortent ſanglans.

HELMONDE.

Ces monftres fi cruels, ah! ce font fes enfans!

LÉAR.

Les ingrats! Les ingrats!

HELMONDE.

Mes amis, il fuccombe.....

Dieux! daignez nous unir. Dieux! ouvrez-moi la tombe.

LÉAR.

Qu'entends-je!

HELMONDE.

Ma douleur.

LÉAR.

Ah! que fes traits font doux!

Mon cœur eft moins fouffrant, moins trifte auprès de vous.

Elle étoit de votre âge.

HELMONDE.

Eh, fi le Ciel propice

La rendant à vos vœux.....

LÉAR.

Oh! voilà mon fupplice.

Je n'oferai jamais....

HELMONDE.

Pourriez-vous bien, hélas!

Prête à vous embraffer, l'écarter de vos bras?

LÉAR.

Que dites-vous, ô Ciel! Je verrois ma victime!....

HELMONDE.

Ne l'aimeriez-vous plus?

LÉAR.

Après, après mon crime ;
De ce fer à l'inſtant je m'immole à ſes yeux.

HELMONDE.

(*aux genoux de Léar.*)
Mais ſi, par ſes reſpects, ſes ſoins religieux,
Son amour?....

LÉAR.

Ecoutez : vous voyez ma miſere ;
Peut-être n'ai-je plus ma raiſon toute entiere.
Je doute, je ne ſais ſi je dois écouter
Un doux preſſentiment qui cherche à me flatter :
C'eſt dans la ſombre nuit un éclair qui me brille.
Un tendre inſtinct me dit que vous êtes ma fille ;
Mais peut-être qu'auſſi, pour calmer ma douleur,
Votre noble pitié cherche à tromper mon cœur.....
Es-tu mon ſang?

HELMONDE.

Mon pere!

LÉAR.

O moment plein de charmes!

HELMONDE.

Helmonde eſt dans vos bras, voyez couler ſes larmes.

LÉAR.

(*tirant ſon épée & voulant s'en percer.*)
Eh bien, puiſque tu l'es, voilà mon châtiment!

HELMONDE.

Que faites-vous, grands Dieux !

LÉAR.

Je te venge.

HELMONDE.

Un moment !

Je vous trompois, Seigneur; vous n'êtes point mon pere.

LÉAR.

Ose-tu prendre un nom que la vertu révere !
Va, ne m'abuse plus; va, fuis loin de mes yeux.
Helmonde, hélas ! n'est plus.... & moi, je vois les Cieux,
Ces Cieux de qui les traits n'ont point frappé ma tête !
Arbres, renversez-vous ! écrasez-moi, tempête !
Est-ce bien toi, cruel, dont l'injuste courroux
Proscrivit la vertu tremblante à tes genoux !

(les bras étendus vers le ciel.)

Ma fille, entends mes cris ! Vois le coupable en larmes !
Ma douleur, à tes yeux, peut-elle avoir des charmes ?
Va, tes sœurs m'ont puni. Connois encor ma voix ;
Je t'appelle, en mourant, pour la derniere fois.
Pardonne à ce Vieillard que le remords déchire.

(Il tombe sans mouvement sur un débris de rocher.)

C'est son cœur qui te venge, & c'est-là qu'il expire.

HELMONDE.

(se jetant sur le corps de son pere.)

Ah Dieux !

EDGARD.

(courant vers Helmonde.)

Helmonde !

LE COMTE.

(relevant Léar avec le ſecours de Norclete.)

Hélas! ô mon Prince! ô mon Roi!

HELMONDE.

Prenez ſoin de mon pere, Edgard, & laiſſez-moi,

(au Comte, à Norclete & à Edgard, en ſe joignant à eux.)

Amis, que je vous aide! O mon auguſte pere!
Que ne vois-je finir ma vie ou ta miſere!
O Ciel! dans ſon eſprit ramène enfin la paix,
Et daigne à ſes douleurs égaler tes bienfaits!

(Ils tranſportent Léar immobile dans la partie la plus profonde de la caverne, & on ceſſe de les voir.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

(Le Théâtre est le même qu'au troisieme Acte.)

SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE KENT, EDGARD.

LE COMTE.

OUI, je l'avoue, Edgard, une cause si belle
Avoit droit d'enflammer ton courage & ton zele;
J'approuve avec transport tes desseins généreux:
Tous nos efforts, mon fils, sont dûs aux malheureux.
Dis-moi, que fait ton frere?

EDGARD.

Il anime, il seconde
Les vengeurs vertueux de Léar & d'Helmonde.
Mais les momens sont chers. Je connois les chemins;
Remettons & la fille & le pere en leurs mains.
Je pars; &, ramenant une vaillante élite,
Aussi-tôt vers mon camp j'assure leur conduite.
Quel sera le transport, l'espoir de nos Héros,
En les voyant tous deux marcher sous nos drapeaux!
Tout enfin du succès semble m'offrir l'augure;
Des Citoyens ligués au nom de la nature,
Un Vieillard devant eux exposant sa douleur,

La majesté des ans, du trône, du malheur.
Oui, vers mon camp, les Dieux, ces Dieux que j'en dois croire,
Déjà pour le venger appellent la victoire.
Quand viendra le moment de voler aux combats !

LE COMTE.

Mais comment dès ce jour l'emmener sur tes pas?
Comment charger son front du poids de la couronne,
Si pour jamais, mon fils, sa raison l'abandonne,
S'il traîne dans la honte un sceptre humilié,
Vil spectacle à la fois d'opprobre & de pitié?

EDGARD.

Ne désespérons point. Dans ce cœur trop sensible
L'orage s'est calmé par un éclat terrible.
La douceur du repos, par ses charmes puissans,
Vient enfin, sous nos yeux, d'enchaîner tous ses sens.
Qui sait si le sommeil qui déjà dans ses veines
Fait couler sa fraîcheur & l'oubli de ses peines,
Ce sommeil qui, calmant les plus fougueux transports,
Assoupit tout dans l'homme, excepté le remords,
Ne rallumera point cette céleste flamme
Que des enfans ingrats ont éteinte en son ame?
Car son égarement n'est pas le triste fruit
D'un corps trop épuisé que l'âge enfin détruit;
C'est l'effet d'une plaie & profonde & cruelle
Que creusa dans son sein la douleur paternelle.
Je ne me trompe point, oui, j'ai vu dans ses traits
Briller quelques rayons de bonheur & de paix.

SCENE II.

LE COMTE DE KENT, EDGARD, HELMONDE.

HELMONDE.

CHER COMTE, enfin les Dieux ont daigné, ſur nos têtes,
Après tant de courroux, enchaîner les tempêtes :
Le jour n'eſt pas éteint ; & ſon heureux retour
Pour les mortels encore annonce leur amour.
En jouirons-nous ſeuls ? Si ſa douce lumiere
Pouvoit, à ſon réveil, flatter l'œil de mon pere !
Si cet œil, que des pleurs ont trop long-temps bleſſé,
Par ſes tendres rayons ſe ſentoit carreſſé !
S'ils l'aidoient par degrés à reconnoître Helmonde !
Sur de foibles ſecours mon vain eſpoir ſe fonde ;
Mais, quels qu'ils ſoient enfin, je les implore tous,
Et ma douleur au moins ſe conſulte avec vous.

EDGARD.

Madame, il me ſuffit : je vais trouver Norclete :
Mes ſoins dans un moment vous auront ſatisfaite.

(*Il ſort.*)



SCENE III.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE.

LE COMTE.

MADAME, pardonnez si mon fils à l'instant
Va rejoindre à grands pas le parti qui l'attend.
Il reviendra bientôt. Une escorte fidelle
Doit vous rendre aux vengeurs dont le cri vous appelle.

SCENE IV.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE, LÉAR, EDGARD, NORCLETE.

(*Edgard & Norclete apportent Léar endormi sur un lit de roseaux, & le placent vis-à-vis les rayons de l'aurore naissante qui pénetrent dans la caverne.*)

LE COMTE *à Helmonde.*

MAIS voici votre pere.

HELMONDE.

Ah Ciel!

EDGARD *à Helmonde.*

Souffrez qu'Edgard
S'arme pour vous, Madame, & presse son départ.

(*à Norclete.*)

Vous ſavez nos deſſeins. Toi, près de cette voûte,
Sous ces bois, ces rochers, regarde, obſerve, écoute.
Tout m'eſt ſuſpect, ami, dans ces ſombres forêts.
Epie, en te cachant, les mouvemens ſecrets,
Le bruit le plus léger, la voix, le pas des traîtres,
Et reviens dans l'inſtant en avertir tes maîtres.

NORCLETE.

A mon zele, Seigneur, qu'un tel devoir eſt doux!
J'obéis à votre ordre, & je ſors avec vous.

(*Il ſort avec Edgard.*)

SCENE V.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE, LÉAR.

HELMONDE.

Que penſez-vous, cher Comte? Hélas! voilà mon pere.
Son trouble eſt-il calmé? Que faut-il que j'eſpere?
Liſez-vous ſur ſon front quelque préſage heureux?

LE COMTE.

Je n'y remarque rien qui détruiſe vos vœux.

HELMONDE.

(*baiſant doucement le front de Léar endormi.*)

Tendre cœur de mon pere, oh! puiſſent de ma bouche
Sortir de doux accens dont le charme te touche!
Qu'ils guériſſent la plaie & les coups douloureux
Dont mes ſœurs ont percé ce cœur trop généreux!

LE COMTE. (*à part.*)

O Ciel, que de vertus! Ame ſenſible & pure,
Sous quels indignes traits te peignit l'impoſture!

HELMONDE.

Quand mes ſœurs à ton ſang n'auroient pas dû le jour,
Au cri de la pitié leur ſexe étoit-il ſourd!

(*en pleurant.*)

Mon pere, étois-tu fait pour incliner ta tête
Sous le poids des torrens vomis par la tempête!
Hélas! je les ai vus, ce front, ces cheveux blancs,
Sous le feu des éclairs; inſultés par les vents.
Quelle nuit en horreurs fut jamais plus fertile!
Au dernier des humains j'euſſe ouvert un aſyle:
Et toi, mon pere, & toi.... voilà tous les ſecours
Que le Ciel m'a prêtés pour conſerver tes jours;
Ces bras qui t'ont reçu, la caverne où nous ſommes,
Le mépris, qui te cache à la fureur des hommes,
Ce déplorable lit, ces roſeaux, que du moins
La pauvreté ſenſible offrit à tes beſoins.
Ah! ſi par tes douleurs la raiſon t'eſt ravie,
Sans peine à te ſervir je conſacre ma vie.

(*au Comte.*)

Le jour de la raiſon peut-il ſe rallumer?

LE COMTE.

Il eſt des végétaux d'où l'art fait exprimer
Quelques ſucs bienfaiſans dont la puiſſance active
Rappelle en notre eſprit ſa clarté fugitive.

HELMONDE.

Admirables préſens, végétaux précieux,
Pour guérir les mortels, nés du ſouffle des Dieux,
Si vous pouvez m'entendre & ſentir mes alarmes,
Fleuriſſez pour mon pere, & croiſſez ſous mes larmes!
Ne trompez pas mes vœux! Et vous, ſommeil, & vous,
Répandez ſur ſes yeux vos pavots les plus doux!
Que jamais leur fraîcheur ne baigne ma paupiere,
Que vous n'ayez rendu le repos à mon pere!....
Ah! cher Comte, ſon front a paru s'éclaircir.

LE COMTE.

Daigne le Ciel entendre un ſi juſte deſir!

HELMONDE.

Si ſa foible raiſon ſe ranimoit encore!
Le calme de ſes traits peut-être en eſt l'aurore.
Mais il s'éveille.

LÉAR.

O Ciel! quel ſpectacle nouveau!
Pourquoi me forcez-vous à ſortir du tombeau!
(*charmé par les rayons de l'aurore.*)
O la douce lumiere!.... Ah! d'où reviens-je? où ſuis-je?
Ce jour, ce lieu, ce corps, tout me ſemble un preſtige?
Tout chancelle & s'échappe à mes yeux incertains;
Je n'oſe qu'en tremblant me fier à mes mains.
Dans cet état honteux, j'ai pitié de moi-même.

HELMONDE

Regardez-moi, Seigneur, ſongez que je vous aime;

LÉAR.

Ah ! ne m'insultez pas.

(Il va pour se mettre aux pieds d'Helmonde.)

HELMONDE, *relevant Léar.*

Seigneur, que faites-vous !
C'est à moi qu'il convient d'embrasser vos genoux.

LÉAR.

Vous voyez que je suis foible.

HELMONDE.

Hélas !

LÉAR.

Ma fin s'apprête ;
Les ans se sont en foule entassés sur ma tête.
Daignez me protéger.

HELMONDE.

Contre qui ?

LÉAR.

Contre .... Eh quoi ;
Vous ne savez donc pas leurs complots contre moi ?

HELMONDE.

Quels sont vos ennemis ?

LÉAR.

Attendez..... Ma mémoire....
Je ne m'en souviens plus.

HELMONDE.

De votre antique gloire
On parle quelquefois.

LÉAR.

LÉAR.

Vous le croyez ! Ce bras
S'eſt ſouvent ſignalé jadis dans les combats.

HELMONDE.

Quels drapeaux ſuiviez-vous dans votre ardeur guerriere?
Auriez-vous été Roi ?

LÉAR.

Roi? non; mais je fus pere.

HELMONDE.

Sans doute vous plaignez les peres malheureux ?

LÉAR.

Mon cœur s'eſt de tout temps intéreſſé pour eux.
Ce nom me plaît toujours; il a pour moi des charmes.

HELMONDE.

Hélas, j'en connois un bien digne de mes larmes!

LÉAR

Eſt-ce le vôtre ?

HELMONDE.

Ah Dieux!

LÉAR.

Vous verſez des pleurs!

HELMONDE.

Oui.

LÉAR.

Pourquoi, ſi vous l'aimez, n'être pas avec lui ?
Eſt-il dans ces climats ? Eſt-il vivant encore ?

HELMONDE.

Il vit.

LÉAR.

Quel est son nom ?

HELMONDE.

Léar.

LÉAR.

Léar ! J'ignore
Ce qu'il peut être.

HELMONDE *à part.*

Hélas !

LÉAR.

Et vous connoît-il ?

HELMONDE.

Non.

LÉAR.

Pourquoi ?

HELMONDE.

Ses longs malheurs ont troublé sa raison.

LÉAR.

Il a donc bien souffert ! Eh, qui les a fait naître ?

HELMONDE.

De coupables enfans, qu'il aima trop peut-être.

LÉAR.

Des enfans ! En effet, ils sont tous des ingrats.
Mais vous, à ces cœurs durs vous ne ressemblez pas ;
Vous respectez les Dieux, vous aimez votre pere ?

HELMONDE.

Quel présent plus sacré m'ont-ils fait sur la terre !

LÉAR.

Ah ! s'ils m'avoient donné deux filles comme vous !
Mais, hélas !....

HELMONDE.

Achevez.

LÉAR.

Ils m'ont, dans leur courroux,
Donné deux monſtres qui....

HELMONDE.

Parlez : qui.... ?

LÉAR *avec un ſouvenir confus.*

Leurs viſages,
Leurs traits me ſont préſens.

HELMONDE.

Songez à leurs outrages.
Ne vous ſouvient-il plus qu'on vous ait offenſé ?

LÉAR.

Oui... d'un Palais... la nuit... je crois qu'on m'a chaſſé.

HELMONDE.

Vous rappeleriez-vous le nom de votre fille ?

LÉAR.

C'eſt... Régane... Oui, Régane.

HELMONDE.

Et l'autre ?

LÉAR.

Volnérille.

HELMONDE *montrant le Comte.*

Les traits de ce guerrier ne vous frappent-ils pas?

LÉAR.

C'eſt mon ami, c'eſt Kent; il a ſuivi mes pas.

(*à Helmonde, comme s'il ſe la rappeloit confuſément.*)

Mais vous!

HELMONDE.

Je ne ſuis point, hélas! une étrangere.

LÉAR.

Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez un pere?

HELMONDE.

Oui.

LÉAR.

Qu'il vivoit encor, qu'il étoit malheureux,

Que vous l'aimiez?

HELMONDE.

Sans doute.

LÉAR.

Eh! quel revers affreux

Vous a donc ſéparés?.... Mes ſouvenirs reviennent.

Avez-vous des ſœurs?

HELMONDE *à part.*

Oui. Ciel, que mes vœux l'obtiennent!

Sa raiſon va renaître: accomplis ton deſſein!

LÉAR.

Mon cœur frémit, s'élance, il bondit dans mon ſein.

Oui, vous avez des ſœurs. Mon eſprit ſe rappelle

Que leur cédant mon Trône.... Il s'égare, il chancelle,

Sa clarté disparoît. Dieux! fixez ce flambeau,
Ou plongez-moi vivant dans la nuit du tombeau!
(*à Helmonde.*)
Que vous disois-je? Eh bien?.... Ah! daignez m'en instruire.
Je crois qu'enfin pour moi ma raison vient de luire.
O qui que vous soyez, ne m'abandonnez pas,
Aidez-moi par pitié!

HELMONDE.

Je vous disois.... hélas!...:

LÉAR.

Oui, vos pleurs, je le vois, cachent quelque mystere.
Quel est votre pays, votre nom, votre pere?
O doux espoir!... Grands Dieux, s'il n'est pas une erreur,
Rendez-moi ma raison, pour sentir mon bonheur!
(*au Comte de Kent.*)
Mon ami, je mourrai de l'excès de ma joie.

LE COMTE.

(*bas à Helmonde.*)
Redoutez les transports où son ame se noie.

HELMONDE.

Vers son sein malgré moi mes bras sont emportés:
Je ne résiste plus.

LÉAR.

Mon cœur parle.

LE COMTE *à Helmonde.*

Arrêtez.

HELMONDE.

La nature m'entraîne.

LÉAR.

Et moi, le ſang m'éclaire.

HELMONDE.

Reconnoiſſez Helmonde.

LÉAR.

O ma fille!

HELMONDE.

O mon pere!

Nous voilà réunis : oubliez vos malheurs ;
Confondons nos deſtins & notre ame & nos pleurs.

LÉAR.

Larmes de mon enfant, coulez ſur ma bleſſure ;
Dans ce cœur paternel conſolez la nature ;
Coulez avec lenteur ſur ſes replis ſanglans
Que la dent des ingrats déchira ſi long-temps.
Oui, je ſens que tes pleurs, en baignant mon viſage,
M'ont rendu ma raiſon, m'en font chérir l'uſage.
Oh! reſte ſur mon ſein. Vingt ſiecles de tourment
Seroient tous effacés par un ſi doux moment.
Dieux! veillez ſur ſes jours. Dieux! pour faveur derniere,
Que j'expire en ſes bras du bonheur d'être pere!

HELMONDE.

Ils viennent d'exaucer mon plus tendre deſir :
Pour vous, auprès de vous, je veux vivre & mourir.

LÉAR.

Hélas! dans quel état, ma fille, es-tu réduite ?

HELMONDE.

Seigneur, de vos deſtins laiſſez-moi la conduite.
Vos tyrans ſont haïs; vos défenſeurs ſont prêts:
Edgard les a pour nous cachés dans ces forêts;
Pour nous mettre en leurs mains, il va bientôt paraître.
Voici, voici l'inſtant de détrôner un traître.
De la couronne encor votre front va s'orner.

LÉAR.

Je pourrai donc, ma fille, enfin te la donner.
O noble & brave Edgard!

LE COMTE.

Je réponds de ſon zele.

LÉAR.

Il eſt né de ton ſang, il doit m'être fidele.

HELMONDE.

Il veilla ſur mon ſort dans mon adverſité.

LÉAR *au Comte.*

Et toi, dans mon malheur, tu ne m'as pas quitté.
Vous ſerez les vengeurs de Léar & d'Helmonde.



SCENE VI.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE, LÉAR, NORCLETE.

NORCLETE.

MADAME, en parcourant cette forêt profonde,
J'ai su, par un soldat que m'offroit le hasard,
Que le Duc est tout prêt à marcher contre Edgard.
Régane, m'a-t-il dit, irrite sa colere;
Et ces bois vont servir de théâtre à la guerre.
Il croit que dans ce jour la perte du combat
Va soulever contre eux le peuple & le soldat;
Que ce peuple en secret n'attend que leur disgrace
Pour rappeler Léar & le mettre à leur place.
Je revenois vers vous, prompt à vous informer
D'un avis important qui peut vous alarmer,
Lorsque j'ai vu soudain, troublé par leurs approches,
Des soldats par le Duc envoyés sous ces roches,
Qui, d'un front attentif & d'un air curieux,
Par-tout sembloient porter leur esprit & leurs yeux.
Il n'en faut point douter, l'on cherche à vous surprendre.

HELMONDE *à Léar.*

A mes justes desirs, Seigneur, daignez vous rendre.
Je ne crains que pour vous : moi, sous ce vêtement,
Je puis à leur recherche échapper aisément.

Hélas! c'eſt à vous ſeul que leur fureur s'attache.
Dans cet antre profond ſouffrez que je vous cache.

LÉAR.

Me cacher!

LE COMTE *montrant Helmonde à Léar.*

Eh! Seigneur, regardez ſon effroi.

LÉAR *en ſuivant Helmonde.*

Allons, défends mes jours; je cede; ils ſont à toi.
(Il s'enfonce dans la caverne avec Helmonde.)

SCENE VII.

LE COMTE DE KENT, NORCLETE.

LE COMTE.

O vous, Dieux immortels, arbitres des batailles,
Verriez-vous d'un même œil Léar & Cornouailles!
Leur cauſe eſt différente, & vous la connoiſſez.
Chaque parti s'approche; il eſt temps, prononcez.
L'honneur d'un tel combat m'eſt interdit peut-être:
Vengez par mes deux fils les affronts de mon maître.
Les momens les plus vifs & les plus dangereux,
Les poſtes du péril, je les retiens pour eux.
Mais, hélas! protégez & leurs jours & leur gloire;
Ou payez-moi du moins leur ſang par la victoire.
Vous n'entendrez de Kent ni plainte ni ſoupir,
S'ils ont eu pour leur Roi le bonheur de mourir.

SCENE VIII.

LE COMTE DE KENT, NORCLETE, HELMONDE.

HELMONDE.

JE respire, cher Kent : le creux d'un chêne antique,
Où d'un obscur détour conduit la route oblique,
Vient de cacher mon pere ; & c'est-là, dans la nuit,
Qu'il pourra se soustraire à l'œil qui le poursuit.

SCENE IX.

LE COMTE DE KENT, NORCLETE, HELMONDE, OSWALD, SOLDATS DE SA SUITE.

OSWALD.

QUI demeure en ces lieux ?

NORCLETE.

Moi.

OSWALD.

Votre nom?

NORCLETE.

Norclete.

OSWALD *montrant le Comte.*

Quel est cet Etranger ?

NORCLETE.

Cherchant une retraite,

Il a trouvé ce toît : je me ſuis acquitté
Des devoirs naturels de l'hoſpitalité.

OSW'ALD *en montrant Helmonde.*

Cette fille ?

NORCLETE.

Eſt la mienne.

OSWALD.

On dit que ces bois ſombres
Cachent un fugitif égaré ſous leurs ombres.

HELMONDE.

Quel eſt ce fugitif ?

OSW'ALD.

Léar.

HELMONDE.

Ah ! ſes malheurs
Auront fini ſes jours réſervés aux douleurs.

OSWALD.

Auriez-vous de ſa mort entendu la nouvelle ?

HELMONDE.

Le bruit en a couru ; je le crois trop fidele.

OSWALD *à ſes ſoldats.*

Rempliſſons nos devoirs : ſous ce long ſouterrain
Voyez, cherchez par-tout, vos flambeaux à la main.

(Les ſoldats allument leurs flambeaux à une lampe qui brûle dans la caverne ; Oſwald deſcend avec eux dans la partie intérieure du fond, & ils en viſitent tous les détours.)

HELMONDE.

(*au Comte de Kent, à voix basse, en tremblant.*)
Ils vont tout observer sous ces voutes secretes?

LE COMTE *aussi à voix basse.*

Dérobez & la crainte & le trouble où vous êtes.

HELMONDE.

Grands Dieux! vous m'entendez!

NORCLETE.

Ah! malgré moi je sens
La terreur me saisir, & glacer tous mes sens.

OSWALD.

(*aux soldats qui reviennent avec lui.*) (*à Norclete.*)
Léar n'est point ici. Sortons. Vieillard, écoute:
Si Léar, par ses pleurs, sous cette horrible voûte,
Vient implorer, la nuit, tremblant, saisi d'effroi,
La grace d'y fouler ces roseaux près de toi,
Sois sourd à sa priere, & demeure inflexible.

HELMONDE.

Il est donc menacé d'un péril bien terrible?

OSWALD.

Si jamais Cornouaille est maître de son sort....

HELMONDE.

Eh bien! son traitement quel sera-t-il?

OSWALD.

La mort.

HELMONDE.

(*Elle tombe évanouie entre les bras de Norclete.*)

OSWALD *regardant Helmonde.*

Sa douleur m'eſt ſuſpecte & me cache un myſtere.

(à ſes ſoldats.)

Qu'on l'emmene.

LE COMTE *en tirant ſon épée.*

Arrêtez.

OSWALD.

Que prétendez-vous faire ?

LE COMTE.

Je la défendrai ſeul.

OSWALD.

Tes efforts ſeront vains.

Soldats, ſans plus tarder, tirez-la de ſes mains.

LE COMTE.

Oſez-vous bien, cruels ! . . . .

OSWALD.

Obéiſſez ſur l'heure.

LE COMTE.

Avant qu'on me l'arrache, il faudra que je meure.

Mes bras, mes foibles bras, ſur ſon corps attachés. . .

SCENE X.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, NORCLETE, OSWALD, SOLDATS DE SA SUITE.

LÉAR *avec douleur & abandon.*

Me voici, me voici; c'eſt moi que vous cherchez:
On me peut aiſément connoître à ma miſere;
C'eſt moi qui ſuis Léar, c'eſt moi qui ſuis ſon pere.
Ce vieillard généreux, par ſon zele animé,
C'eſt Kent: ſon ſeul forfait eſt de m'avoir aimé.
Sauvez ma fille & lui; mais moi, que je périſſe!
(montrant Helmonde.)
Mon gendre & ſes deux ſœurs vous paîront ce ſervice.
Tuez-moi par pitié; brûlez ces cheveux blancs,
Ce chêne dont le tronc m'a reçu dans ſes flancs.
(à Helmonde.)
Hélas! nous n'aurons pas gémi long-temps enſemble.

HELMONDE.

Ah! plutôt tous les trois que la mort nous raſſemble!
(en montrant les Soldats.)
Suivons leurs pas, mon pere.

OSWALD.

Allons, je l'ai promis,
Au Duc, qui les attend, livrer ſes ennemis.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(Le Théâtre eſt le même qu'aux troiſieme & quatrieme Actes.)

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE CORNOUAILLES, OSWALD. GARDES.

LE DUC *fait ſigne à ſes Gardes de ſe retirer : ils ſe retirent.*

MINISTRE intelligent de ma fureur ſecrete,
Toi qui lis mes terreurs dans mon ame inquiete,
Qui, ſur le moindre ſigne expliquant mon courroux,
Perces d'abord le ſein que j'indique à tes coups,
Oſwald, mon cher Oſwald, grace à ta diligence,
Léar avec ſa fille eſt donc en ma puiſſance.
C'eſt au fond de cet antre, évitant tous les yeux,
Qu'ils dirigeoient ſans bruit leurs complots odieux.
C'eſt ſous l'obſcurité d'une forêt profonde.....

OSWALD.

Seigneur, ſeule en ces bois, j'ai fait garder Helmonde.
Elle eſt près de ces lieux; Léar, en ce moment,
S'abandonne aux erreurs d'un doux égarement;
Mais, s'il revient à lui, d'abord occupé d'elle,

Par des cris douloureux je crains qu'il ne l'appelle.
Vos soldats au combat sont tout prêts à marcher :
Mais Edgard semble fuir, & n'ose vous chercher.
Votre épouse, Seigneur, ici prompte à se rendre,
S'avance sur mes pas ; & vous allez l'entendre.

LE DUC.

Il suffit, cher Oswald. Sois prêt, & te souviens
D'exécuter d'abord ses ordres & les miens.
Le sort va de mes coups servir la hardiesse ;
Et je peux.... Laisse-nous, j'apperçois la Duchesse.
(*Oswald sort.*)

SCENE II.

LE DUC ET LA DUCHESSE DE CORNOUAILLES.

LE DUC.

MADAME, il étoit temps que, servant mes desseins,
Oswald remît Léar & sa fille en mes mains :
Quelques momens plus tard, je n'en étois plus maître ;
Ils passoient dans un camp, sous les drapeaux d'un traître,
Qui de son camp déjà soulevé contre nous,
Par leur présence encore, aigriroit le courroux.
Il voit avec dépit, malgré sa vigilance,
Leur prompt enlevement tromper son espérance.
Non, je ne crains plus rien.

RÉGANE.

RÉGANE.

Tous ſes ſoldats troublés
Dans ces ſombres forêts ſont, dit-on, raſſemblés.

LE DUC.

Vous les verrez bientôt me demander leur grace,
Et d'un chef imprudent abandonner l'audace.
Mon camp, prêt à marcher, veille, & me répond d'eux.

RÉGANE.

Léar pour nous peut-être eſt encor dangereux.

LE DUC.

Que craindre d'un vieillard que réclame la tombe,
Dont la raiſon s'éteint, dont le parti ſuccombe,
Qui préſente, immobile, à l'œil épouvanté,
La miſere, l'enfance & la caducité!
Non, non, ce n'eſt point lui qui cauſe mes alarmes.

RÉGANE.

Eſt-ce Helmonde?

LE DUC.

Elle-même, oui: ſes ſoupirs, ſes larmes;
Des ſujets toujours prêts à s'armer contre nous,
Ces titres que le ſang lui donne comme à vous,
Son malheur, ſa beauté, je ne ſais quel empire
Qui naît de ce mélange, & dont le charme attire;
Pour un pere opprimé cet amour prétendu
Dont le bruit impoſant s'eſt par-tout répandu;
Oui, juſqu'à ſon nom ſeul, tout excite ma crainte.

RÉGANE.

Ne pouvez-vous, Seigneur, en repouſſer l'atteinte?

LE DUC.

Je le voudrois ſans doute.

RÉGANE.

Eh quoi! douteriez-vous
Du forfait qui la rend criminelle envers nous!
N'eſt-ce pas elle enfin dont l'inſolente audace
Vient d'armer vos ſujets, aſpire à notre place,
Qui d'avance en ſon cœur dévoroit notre rang,
Et va couvrir ces bords de carnage & de ſang!
Mais c'eſt peu d'un combat; craignez ſes artifices.
Votre Cour, votre camp ſont pleins de ſes complices.
Tout eſt danger pour nous. Voyez avec quel art
Elle a, ſans ſe montrer, ſéduit Lénox, Edgard!
Je n'en cite que deux; mille autres peuvent l'être.
Vous ſavez ſi les cœurs ſont aiſés à connoître;
Si près de nous ſans ceſſe un zele inſidieux
Y fait mentir la voix & le geſte & les yeux.
Un revers peut ſoudain tromper notre eſpérance,
Et même contre nous tourner notre puiſſance.
Helmonde vit encore: avant de la juger,
Il faut tout éclaircir, la voir, l'interroger,
Prononcer en pleurant un arrêt néceſſaire,
Du grand nom de juſtice en couvrir le myſtere,
Et faire ainſi tomber, ſous le glaive abattu,
Ce fantôme enchanteur d'une fauſſe vertu.
Voilà le ſeul remede où mon eſpoir ſe fonde.

LE DUC.

(*Les Gardes paroissent.*)

Gardes, que dans l'instant on nous amene Helmonde.

(*Les Gardes sortent*)

RÉGANE.

Mon esprit sur un point voudroit être éclairci :
Vous m'entendez, je pense ! Oswald....

LE DUC.

Il est ici.
Il n'attend que mon ordre.

RÉGANE *à part*, *appercevant Helmonde.*

Allons.... Elle s'avance :
D'un courroux trop ardent domptons la violence.

SCENE III.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, HELMONDE, GARDES.

LE DUC.

MADAME, à notre aspect, votre cœur agité
Conçoit, par ses complots, ce qu'il a mérité :
S'il se sent criminel, il sait ce qu'il redoute.

HELMONDE.

Vous êtes tout-puissant ; je dois frémir sans doute :
Mais, quel que soit mon sort, j'ai rempli mon devoir ;
Il n'est plus qu'un malheur qui me puisse émouvoir.

Je sens s'ouvrir mon ame aux plus vives alarmes ;
Et ce n'est pas sur moi que je verse des larmes.
Hélas ! songez du moins, quand je m'offre à vos coups,
Qu'un Vieillard vous implore & tombe à vos genoux ;
Il y courbe, en tremblant, sa tête paternelle.
Souffrez que, sans témoins, à sa douleur fidelle,
Dans mes bras quelquefois il puisse s'attendrir,
Et, déjà dans la tombe, achever d'y mourir.
A la même pitié je ne dois pas prétendre ;
Mais si le sang aussi pour moi se fait entendre,
Ne m'ôtez pas, ma sœur, (leur terme n'est pas loin)
Quelques jours malheureux dont mon pere a besoin.
Quand il ne sera plus, tranchez soudain ma vie :
Sans crainte alors.....

RÉGANE.

De tout je veux être éclaircie.

HELMONDE.

Que me demandez-vous ?

LE DUC.

Par quels moyens, pourquoi
Le bras de mes sujets s'est-il levé sur moi ?

HELMONDE.

Hélas !....

LE DUC.

Parlez, Madame.

RÉGANE.

Où donc est ce courage

Qui d'un pere opprimé devoit venger l'outrage ?
Ce cœur si généreux l'a-t-il déja perdu ?

HELMONDE.

S'il m'avoit pu trahir, vous me l'auriez rendu.

RÉGANE.

Il est plus d'un secret dont il faut nous instruire ;
Et dans de tels forfaits.....

HELMONDE.

Je vais tous vous les dire.
J'aime, j'aime mon pere. Au bruit de ses malheurs,
J'ai voulu le venger ; j'ai senti ses douleurs :
La Cour, le Peuple, Edgard, tous ont plaint son injure.
J'ai pour mes conjurés le Ciel & la nature.

LE DUC

Vous attendiez Léar dans cet antre odieux ?
Qui l'a guidé vers vous ?

HELMONDE.

Les éclairs & les Dieux.

LE DUC

Qui corrompit Edgard ?

HELMONDE.

L'aspect de mes miseres.

LE DUC.

Vos complices ?

HELMONDE.

Tous ceux qui respectent leurs peres.

LE DUC.

Leurs noms ?

HELMONDE

Je les tairai.

LE DUC.

Je veux les découvrir.

RÉGANE.

Les plus cruels tourmens.....

HELMONDE.

Ma sœur, je sais mourir.
Vers un si beau trépas je marche enorgueillie.
On cache ses forfaits ; les miens, je les publie.
Eh ! qu'avois-je besoin d'enflammer vos sujets ?
Ils couroient tous en foule appuyer mes projets ;
Ils sembloient tous venger leur pere & leur injure.
Le peuple avec transport sent toujours la nature.
Tremblez, ingrats, tremblez : j'arme ici contre vous
Les peres, les enfans, les femmes, les époux.

(*au Duc.*)

Tyran, tu répondras des destins de mon pere ;
Te voilà de ses jours comptable à l'Angleterre.
Tu frémiras peut-être en ordonnant les coups.
Que dis-je ! ah, pardonnez ; je tombe à vos genoux.
Vous n'avez rien à craindre : oubliez mon offense ;
Vous pouvez sans péril écouter la clémence.
Duc, soyez généreux : souvenez-vous, hélas !
Que Léar vous donna sa fille & ses États.
Ah ! ma sœur appaisez sa fureur vengeresse.

Du ſaint nœud de l'hymen atteſtez la tendreſſe.
Si vous craignez leurs coups, pour déſarmer nos Dieux,
Ma ſœur, voyez mes bras étendus vers les Cieux:
J'oublierai mes affronts, ma fuite, ma miſere;
Non, je ne vous haïs pas, ſi vous aimez mon pere.

SCENE IV.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANÉ, HELMONDE, GARDES, LÉAR, LE COMTE DE KENT.

LÉAR *derriere le Théâtre.*

MA fille, entends ma voix!

HELMONDE *au Duc.*

Ah! plaignez ſes malheurs.
Il m'apporte en mourant ſes dernieres douleurs:
Hélas! vous n'aurez pas beſoin d'un parricide.

LÉAR.

(*entrant ſur la ſcene avec un égarement paiſible & plein de tendreſſe.*)

Vers vous, mes chers enfans, c'eſt le Ciel qui me guide.

(*en mettant Régane entre les bras du Duc.*)

Cher Duc, voilà mon ſang, & je te l'ai donné.
Je ne me repens pas de t'avoir couronné.

HELMONDE.

Voilà donc l'ennemi que vous avez à craindre!
Mais ſon malheur vous touche, & vous ſemblez le plaindre.

SCENE V.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, HELMONDE, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES, LÉAR, LE COMTE DE KENT, LE DUC D'ALBANIE, GARDES DU DUC D'ALBANIE.

LE DUC D'ALBANIE.

DUC, tout prêt à tenter le deſtin des combats,
Le camp d'Edgard s'approche & croît à chaque pas.
Tremblez qu'à ſes deſirs le ſuccès ne réponde.
On s'arme pour Léar, on idolâtre Helmonde;
Tout reſpire & la guerre & la haine & l'effroi.
Tandis qu'il en eſt temps, empêchez, croyez-moi,
Que le ſort contre vous ne médite un outrage,
Que ces rochers bientôt ne fument de carnage.
Pour prévenir, Seigneur, ces combats inhumains,
Daignez remettre Helmonde & Léar en mes mains.
Je brigue ce dépôt. Et d'abord, à ce titre,
Je réponds de la paix, & je m'en rends l'arbitre:
Edgard ſe ſoumettra.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Qu'avec des révoltés
L'honneur d'un Souverain deſcende à des traités!
Approuvez bien plutôt ma trop juſte colere.

LE DUC D'ALBANIE.

(*montrant Helmonde.*) (*montrant Léar.*)
Duc, voilà notre ſœur, & voilà notre pere.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Le nom de Souverain n'eſt-il donc rien pour vous?

LE DUC D'ALBANIE.

Le ſang & la nature ont leurs droits avant nous.

(montrant Léar & Helmonde.)

Puis-je les emmener? Quelle eſt votre réponſe?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Sur leur ſort, quel qu'il ſoit, c'eſt moi ſeul qui prononce.
Je les garde, Seigneur.

LE DUC D'ALBANIE.

Ils ſont en ſûreté?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Je fais ce qui convient à ma tranquillité.

LE DUC D'ALBANIE.

J'ai fait ce que j'ai dû, Seigneur, je me retire.
Chacun a ſes deſſeins : je n'ai plus rien à dire.
Puiſſe le Ciel bientôt prononcer entre nous!
Mais par aucun lien je ne tiens plus à vous.
Adieu, Seigneur.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Adieu.

(Le Duc d'Albanie ſort avec ſes gardes.)

SCENE VI.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, HELMONDE, GARDES DU DUC, LÉAR, LE COMTE DE KENT.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Je crains peu sa vengeance;
La force est dans mes mains.

SCENE VII.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, HELMONDE, GARDES DU DUC, LÉAR, LE COMTE DE KENT, STRUMOR.

STRUMOR *au Duc.*

Seigneur, Edgard s'avance.
Il renverse, il détruit vos bataillons épars,
Et va bientôt ici porter ses étendars:
Tout fuit devant ses coups, & déja la victoire. . . .

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Courons à ce rebelle en arracher la gloire.
Vous, Régane, écoutez. . .
(*il parle bas à la Duchesse.*)

RÉGANE.

Il suffit.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

(aux gardes qui sont dans l'enfoncement.)

Vous, soldats,

(leur montrant Léar & Helmonde.)

Restez, veillez sur eux, & ne les quittez pas.

(Il sort avec Strumor d'un côté, & Regane sort de l'autre.)

SCENE VIII.

HELMONDE, LÉAR, LE COMTE DE KENT.
GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES.

LÉAR *à Helmonde & au Comte.*

Vous m'aimez, vous ?

LE COMTE.

Hélas !

HELMONDE.

En doutez-vous, mon pere ?

LÉAR.

Ma fille, non, jamais tu ne me fus plus chere.
Quel que soit mon destin, je vivrai près de toi ;
Je ne me plaindrai plus.



SCENE IX.

HELMONDE, LÉAR, LE COMTE DE KENT, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES, OSWALD, SOLDATS DE SA SUITE.

OSWALD *à Helmonde.*

MADAME, ſuivez-moi.

HELMONDE *montrant Léar.*

Vous venez nous chercher tous les deux?

OSWALD.

Non, Madame.

HELMONDE.

Quoi, ſeule! La terreur eſt au fond de mon ame.
Cher Kent... vous m'entendez!

LE COMTE.

(avec des larmes qu'il s'efforce de retenir.)

Hélas!

HELMONDE.

(d'une voix baſſe & très-éteinte, pour n'être pas entendue de Léar.)

Plus affermi,
Vivez, fermez ſans moi les yeux de votre ami;
Réſervez pour lui ſeul toute votre tendreſſe.
Mais cachez-lui ſur-tout.... C'eſt aſſez.... Je vous laiſſe.

LÉAR.

Tu me quittes?

HELMONDE.

Bientôt je reviens en ce lieu.

LÉAR.

Si j'attendois long-temps ? . . .

HELMONDE.

Adieu, mon pere, adieu.

(Ofwald la fait environner de fes foldats & l'emmene.)

SCENE X.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES.

LÉAR.

KENT, je la reverrai ?

LE COMTE.

Le Ciel qui nous raffemble
Va, pour toujours, Seigneur, nous réunir enfemble.

LÉAR.

Quel bonheur, fe chérir, ne fe jamais quitter !
Sous ce toît innocent tous les trois habiter !
Dans ces jours de douleur & de crime où nous fommes,
Du moins dans ces déferts nous échappons aux hommes.
(croyant voir revenir Helmonde.)
Ah, ma fille, c'eft toi ! Doux charme de mes maux,
Reviens auprès de moi t'affeoir fur ces rofeaux,
Oh oui, fi je te perds, il faut m'ôter la vie !

SCENE IX.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES, LE DUC DE CORNOUAILLES, EDGARD enchaîné, UN SOLDAT DU DUC, UN AUTRE SOLDAT, SOLDATS OU ARMÉE DU DUC DE CORNOUAILLES.

(*Ces Soldats entrent d'un air de triomphe, avec leurs drapeaux victorieux, & ceux qu'ils ont pris dans le combat.*)

LE DUC.

(*tenant à la main son épée sanglante.*)

DANS les flots de leur sang ma main s'est assouvie:
J'ai paru; la victoire a volé sur mes pas.
(*à Edgard.*)
Perfide, à ma fureur tu n'échapperas pas.
Lénox est dans mes fers.

EDGARD.

Quoi, tyran que j'abhorre;
Quoi, le Ciel t'a fait vaincre, & je respire encore!
De mon trépas du moins, cruel, hâte l'instant.

LE DUC.

Tes vœux seront remplis; c'est la mort qui t'attend.
Je n'écouterai plus ni pitié ni nature.
(*à Léar.*)
Vieillard, tu gémiras dans une tour obscure.
(*au Comte.*)
Toi, dans les mêmes fers, expire auprès de lui.

LÉAR *au Duc.*

Hélas! ma fille au moins me servira d'appui.

LE DUC.

Ta fille! elle n'est plus.

LÉAR.

Ma fille!

EDGARD.

O Ciel!

LE COMTE.

Barbare!

EDGARD.

Ce parricide affreux ta bouche le déclare!

LE DUC.

Oui, d'Ofwald dans son sang les bras se sont trempés:
Je ne crains plus rien d'elle, & les coups sont frappés.

LÉAR.

Tigre, tu m'as rendu ma raison toute entiere.
C'en est donc fait, ô Ciel! j'ai cessé d'être pere.
(tombant évanoui sur un débris de rocher.)
Mon Helmonde n'est plus!

LE DUC.

Qu'on l'emporte, Soldats.

LE COMTE.

Barbare, acheve enfin tous tes assassinats!
Reviens à toi, Léar, prends la main de ton guide.
(montrant Léar.) *(montrant le Duc.)*
O Ciel! voilà le pere, & voilà l'homicide.
La couronne, le jour, il leur a tout donné;
Et ce sont ses enfans qui l'ont assassiné!

EDGARD *dans les bras du Comte.*

Mon pere!

LE COMTE.

Cher Edgard!

LE DUC.

Allons, qu'on les sépare;
Emmenez-les, soldats.

EDGARD.

Je resterai, barbare.
De quel front oses-tu commander en des lieux,
Où ton froid parricide a fait pâlir les Dieux?
Vois ces nobles Guerriers, avilis par ta gloire,
Pleurer de leurs drapeaux la honte & la victoire.
Helmonde a donc péri! Ses mânes irrités
Vont demander vengeance & vont être écoutés.
Tyran, tu braves tout; ton pouvoir te rassure;
Mais tu n'as pas vaincu ces Dieux & la nature,
La nature indomptable, & qui, dans sa fureur,
Hors de son sein sacré te jette avec horreur.
Soldats, à mon secours!

UN DES SOLDATS DU DUC.

(*passant du côté d'Egard.*)

J'embrasse ta défense;
Je combattrai pour toi.

(*Des soldats en assez grand nombre passent à la fois du côté d'Edgard.*)

LE

LE DUC.

(*Ses soldats, en beaucoup plus grand nombre, & prêts à combattre, restent auprès de lui. Il est à leur tête, l'épée à la main.*)

(*au parti d'Edgard.*)

Tremblez, traîtres!

EDGARD.

Vengeance!

(*aux soldats du Duc.*)

Amis, quoi, vous servez sous un monstre odieux
Couvert du sang d'Helmonde, abhorré par les Dieux,
Des Dieux qui vont sur vous envoyer leur colere!

(*au Duc, montrant Léar & s'avançant vers lui.*)

Il te manque un forfait: monstre, égorge ton pere.

LEAR.

(*revenant à lui au nom de pere, avec joie & un reste d'égarement.*)

Oui, je le suis.

LE DUC *furieux.*

Hé bien!....

UN AUTRE SOLDAT DU DUC.

Meurs, traître!

(*il le désarme, & tourne son épée contre lui, prêt à le percer.*)

EDGARD.

(*Voyant le danger du Duc, & courant au Soldat qui va le tuer.*)

Il est ton Roi.

(*Tous les Soldats du Duc l'abandonnent, ils se rangent dans l'instant du parti d'Edgard, & tombent avec respect aux pieds de Léar; ils baissent devant lui leurs armes & inclinent leurs drapeaux.*)

LE DUC.

Où suis-je ?

EDGARD.

(aux Soldats qui sont aux pieds de Léar.)

Quelle gloire & pour vous & pour moi !

(au Duc.)

Te voilà seul, sans arme, en butte à leur furie.
C'est moi qui, dans les fers, dispose de ta vie.
Est-il un Ciel vengeur ? Parle ; reconnois-tu
L'invincible pouvoir qu'il donne à la vertu ?
Va trouver tes pareils, Régane & Volnérille.

(aux Soldats.)

Qu'on l'entraîne, soldats.

(Les Soldats l'entraînent aussi-tôt.)

SCENE XIII.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES, EDGARD, UN DES SOLDATS DU DUC DE CORNOUAILLES, UN AUTRE DE SES SOLDATS, TOUS SES SOLDATS OU SON ARMÉE, LE DUC D'ALBANIE, HELMONDE, GARDES DU DUC D'ALBANIE.

LE DUC D'ALBANIE.

(mettant Helmonde dans les bras de Léar.)

LÉAR, voilà ta fille.
J'avois tout craint d'Oswald ; Oswald levoit la main :
J'ai couru l'arracher à ce monstre inhumain.

Moi-même dans ſon ſang j'ai noyé le perfide.
Volnérille, en ces lieux, doublement parricide,
Évitant mes regards, & voilant ſa noirceur,
Irritoit ſourdement les tranſports de ſa ſœur.
On vient de les ſaiſir. Le Peuple eſt autour d'elles,
Et veut, dans ſa fureur, déchirer les cruelles.
On s'écrie, on les traîne, au milieu des affronts,
Vers un ſéjour d'horreur, vers des gouffres profonds,
Où la nuit & des fers, couvrant leurs mains impies,
Au ſoleil pour jamais vont cacher ces furies.
Leur crime a mérité le plus horrible ſort;
Mais votre nom, Seigneur, les dérobe à la mort.
On bénit vos vertus, on court, on vole aux armes.
Tous les cœurs ſont émus, tous les yeux ſont en larmes.
Vivez, régnez, mon pere.

LÉAR.

O clémence des Dieux,
(*en regardant Helmonde.*)
De quel ſpectacle encor vous enivrez mes yeux!

HELMONDE.

Entre les mains d'Edgard ils ont mis leur puiſſance,
Pour punir des ingrats & venger l'innocence.

EDGARD.

Hélas! pere trop tendre & Roi trop généreux,
En m'expoſant pour vous, j'ai cru m'armer pour eux.

LÉAR.

J'admire, en l'adorant, leur équité profonde.
Approchez-vous, Edgard; approchez-vous, Helmonde.

Recevez, mes enfans, avec le nom d'époux,
Celui de Souverain qui m'est rendu par vous.
Pour payer vos vertus, que sont des diadêmes!
L'un à l'autre en présens je vous donne vous-mêmes.
(*au Duc d'Albanie, en lui montrant Helmonde.*)
Duc, je te dois ses jours : jouis de tes bienfaits,
En voyant les heureux que ta grande ame a faits.
Que n'ai-je, ô mon cher fils, ô Héros que j'adore,
Une Helmonde à t'offrir, s'il en étoit encore!
(*en montrant Edgard & Helmonde au Comte.*)
Kent, voilà nos enfans, tu veilleras sur eux.
Et vous, qui m'accordez ces amis généreux,
Avant de m'endormir dans la nuit éternelle,
Dieux! laissez-moi goûter leur tendresse fidelle!
Si ma raison s'éteint, daignez la rallumer;
Ou laissez-moi du moins un cœur pour les aimer!
(*La toile tombe.*)

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *le Roi Léar*, *Tragédie*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la représentation & l'impression.

A Paris, ce 24 Décembre 1782.

SUARD.